

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 47.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 7 DECEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

L'élection présidentielle aux Etats-Unis. par G.-E. D.
Jacques Cartier.—Nos gravures : L'expédition au pôle Nord.—Législature provinciale.—Bibliographie : Traité élémentaire d'arithmétique. par L. H. Bellerose, etc.—Nouvelles générales.—Guérison obtenue par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes.—Aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite).—Base de l'alimentation en général des animaux domestiques. par H. Audran.—Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit.—Faits divers.—Poésie : La jeune fille, par Claudius Hébrard.—Lettre parisienne : Le papier, par Th.-B. de la Guierche.—Résignation de l'hon. C. J. Coursol, commissaire de la police riveraine.—Histoire d'une Hydrocrase, par Jules Noriac.—La jalousie.—Economie domestique.—Poésie : Les vocations, par M. J. A. Poisson.—Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite).—Variétés.—Charité du pauvre.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.—Pour rire.

GRAVURES : Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras : L'expédition au pôle Nord : Le voyage en traîneau ; Le dimanche matin à bord de l'Alert ; L'Alert prise par les glaces ; Le retour ; Les marins se frayant un chemin.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

L'attention du monde entier est en ce moment divisée entre la Conférence européenne qui doit enfanter la paix ou la guerre, et la conduite étonnante du peuple américain qui ne peut encore déclarer, près d'un mois après l'élection, lequel des candidats sera son futur président. L'excitation des partis s'élève à la furie, ou plutôt, les organes des deux prétendants s'abaissent dans la fange pour y trouver des ordures et les lancer à la face de leurs adversaires. La République paraît même sur les confins d'une autre guerre civile. Les républicains sont décidés de déclarer Hayes président, tandis que les démocrates réclament la victoire pour Tilden, et menacent de scinder de nouveau l'union, si justice ne leur est rendue.

Au milieu de toute cette confusion, ce qui paraît le plus évidemment, c'est la corruption profonde qui dévore le corps social tout entier. La vénalité s'introduit dans tous les degrés de l'administration. Nous l'avons vue, dans la personne du général Belknap, s'asseoir au fauteuil du ministre de la guerre. Aujourd'hui, nous l'apercevons dans les bureaux chargés de faire les retours électoraux, et la force publique est mise à sa disposition pour la protéger et en cacher l'ignominie.

Le grand fondateur de la République américaine serait étonné s'il revenait à la vie et contemplant la constitution qu'il avait sanctionnée, administrée encore, il est vrai, sous le prétexte des principes qui l'avaient enfantée, mais, hélas ! méconnaissable—tellement elle est changée. Washington ne rêva jamais le suffrage universel. Il n'avait aucun désir de voir la minorité intelligente et instruite gouvernée par les masses, ignorantes, vénales et tyranniques. C'est petit à petit que le pouvoir du peuple s'est agrandi, jusqu'à ce que toute garantie, toute responsabilité de la part des électeurs comme des candidats fut abolie. Et maintenant, nous voyons aux Etats-Unis le triste spectacle de la magistrature, des dignitaires les plus élevés de la judicature et de l'Etat, soumis aux caprices d'une démagogie effrénée. Aussi, qu'arrive-t-il ? C'est que les honnêtes gens, les hommes les plus honorables de l'Etat, se retirent dans la vie privée, et ne s'exposent pas aux calomnies, aux mensonges, aux déboires de toute sorte qui sont le partage de tout homme qui brigue les positions officielles de la République. S'il faut en croire les journaux, il n'y a pas aujourd'hui dix hommes

d'éminence aux Etats-Unis qui ne soient entachés de fraude. Les deux candidats à la Maison-Blanche eux-mêmes ont subi le sort de leurs devanciers, comme des autres officiers publics. L'un est accusé de fraude personnelle envers l'Etat ; l'autre, à la vérité, n'est guère noirci de caractère ; on se contente de le traiter de nullité, et de le croire capable de connivance avec les infâmes que l'on reproche à son parti.

En bons voisins, nous déplorons cet état de choses, et nous remercions en même temps la Providence, qui nous a placés sous un gouvernement constitutionnel plus stable et mieux administré. Le chemin de nos hommes publics n'est certes pas semé de roses, et les journaux partisans ne les encensent pas trop ; mais enfin, nous avons des hommes qui se retirent honorablement de la vie publique, et qu'on ne peut accuser de s'être enrichis à même les revenus qu'ils administraient. Plaise au ciel que nous conservions longtemps les institutions qui nous gouvernent aujourd'hui.

G.-E. D.

Nos lecteurs apprendront, comme nous, avec une patriotique satisfaction que Mme la maréchale de MacMahon, duchesse de Magenta, vient de faire remettre à M. P. de Cazes, représentant à Paris du gouvernement canadien, une somme de 3,000 francs, prise sur sa cassette particulière, pour les incendiés de Saint-Hyacinthe (Bas-Canada).

On se rappelle, en effet, que des incendies désastreux ont affligé ce pays qui tient encore à la France par tous les liens de l'affection filiale et qui lui a donné, pendant nos malheurs, des preuves touchantes et très-généreuses de la fidélité de ses sentiments.

Il eût été à souhaiter que les incendies de Québec, de Saint-Jean et de Saint-Hyacinthe eussent éveillé en France des sympathies effectives. La maréchale de MacMahon a voulu au moins donner l'exemple par ce généreux à-compte sur la dette de la patrie ; tous les cœurs français lui en seront reconnaissants.—*Le Monde*.

Saint-Hyacinthe, 23.—Par l'intermédiaire de M. G. Bartels, agent de la banque des Marchands du Canada, M. G. C. Desaulles, maire de Saint-Hyacinthe, a reçu 3,000 francs donnés par le président de la République Française, pour venir en aide aux incendiés de cette ville.

L'hon. C. J. Coursol, commissaire de police de la Puissance, doit se démettre de ses fonctions à la fin de ce mois. On dit que le gouvernement n'a pas l'intention de remplacer M. Coursol, de sorte que cette charge n'existera plus. M. Coursol, durant le long espace de temps qu'il a agi comme commissaire, s'est attiré l'estime générale.

Le *Métis* écrit ce qui suit au sujet des traités conclus au Nord-Ouest par le lieutenant-gouverneur de Manitoba :

Un fait qui démontre bien la confiance des tribus sauvages dans le gouvernement anglais, est le succès qui a couronné les dernières négociations de Son Excellence le lieutenant-gouverneur Morris.

Il était raisonnable de s'attendre que la guerre acharnée faite aux Sioux par les Américains sur nos propres frontières, aurait pour résultat de jeter de l'inquiétude, sinon des défiances hostiles, dans l'esprit de nos sauvages. Entreprendre

de nouveaux traités au milieu de tels événements paraissait presque de l'audace ; Son Excellence M. Morris n'a cependant pas hésité à accepter la difficile et délicate mission du gouvernement canadien, et il s'est mis en route, certain, sinon d'un succès complet, du moins d'un résultat précieux pour l'avenir. En face de la guerre des Sioux, resserrer avec nos tribus de l'Ouest les anciennes relations d'amitié eût été déjà un beau succès ; M. Morris a réussi au delà même de cette attente. De tout l'immense territoire compris entre la frontière des Etats-Unis au sud et le tracé du Pacifique au nord, entre la limite occidentale de Manitoba et les Montagnes-Rocheuses, il ne reste plus à acquiescer par le traité que le coin sud ouest de ce vaste parallélogramme, et à signer de convention qu'avec les Pieds-Noirs.

Son Excellence a su dans sa délicate mission s'attirer la coopération active des missionnaires catholiques des grandes prairies, et il fait d'eux les plus grands éloges ainsi que de la population métisse. Aussi, peut-on supposer au delà de tout doute que l'hon. M. Morris aura dû fortement recommander au gouvernement canadien la malheureuse colonie de Saint-Albert, si terriblement dévastée par la grêle. Pas un épi n'est resté debout ; et, sauf deux champs de patates, cette population n'a rien pour subsister jusqu'à l'année prochaine. On conçoit l'inquiétude ressentie partout en voyant la disette menacer les familles, les pauvres missionnaires, les orphelins et les malades de Saint-Albert.

Il est à espérer que M. Laird inaugurera son installation comme gouverneur du Nord-Ouest en obtenant de son gouvernement des secours à temps pour cette intéressante et malheureuse colonie.

JACQUES-CARTIER

L'élection dans ce comté a été vivement contestée de part et d'autre. La votation a eu lieu mardi, le 28 novembre, avec le résultat suivant :

GIROUARD	
Majorité à Saint-Laurent.....	225
“ Sainte-Geneviève et île Bizard..	69
	294
LAFLAMME	
Majorité à Lachine.....	160
“ Pointe-Claire.....	117
“ Sainte-Anne.....	45
	322

Majorité de M. Laflamme : 28 voix, qui le confirment dans son siège au parlement et son fauteuil au conseil privé.

Mardi, le 21 novembre, le couvent de Terrebonne célébra le cinquantième anniversaire de sa fondation. C'est M. Germain, curé de la paroisse en 1826, qui fut le fondateur de cette excellente maison. On rappela son souvenir pendant la fête, ainsi que celui des bonnes religieuses dont les vertus ont successivement brillé dans cette paisible enceinte. On n'a pas oublié non plus la révérende sœur Bourgeois, fondatrice de la maison-mère de Montréal.

Tableaux vivants, séance intéressante, musique harmonieuse, assistance nombreuse, enthousiasme unanime, voilà le résumé de la fête.

Nous lisons ce qui suit dans un journal américain du Détroit :

“ Le Canada et les Etats de l'Est commencent à nous envoyer de leurs ouvriers en grand nombre, persuadés qu'ils trouveront, chez nous, de l'ouvrage pendant l'hiver. On ignore là-bas que nous avons, ici même, nombre d'excellents ouvriers, hommes et femmes, qui sont sans ouvrage.”

Avis aux intéressés.

NOS GRAVURES

L'expédition au pôle Nord.—L'expédition anglaise, composée de l'Alert et de la Discovery, qui avait quitté les côtes de l'Angleterre le 29 mai 1875 pour explorer les régions arctiques et découvrir un passage pour arriver au centre mystérieux qui forme le pôle Nord, vient de revenir à Valentia, après avoir obtenu les plus brillants résultats.

Le programme et l'itinéraire de l'expédition étaient ainsi conçus :

Les deux navires devaient marcher ensemble jusqu'à la latitude la plus septentrionale qui pût être atteinte avant l'hiver dernier, et l'on prévoyait qu'ils ne dépasseraient guère le 82e degré de latitude nord dans le détroit de lady Franklin.

La Discovery avait mission d'y séjourner pendant que l'Alert tâcherait de pousser plus avant, en établissant, de soixante en soixante milles, des dépôts de vivres.

Une fois arrêté, l'Alert devait passer l'hiver dans sa position avancée, et, s'il y avait des terres, organiser ensuite une expédition de six traîneaux, montés ensemble par cinquante-deux hommes, et les diriger vers le pôle dans les premiers jours d'avril. On avait calculé que l'Alert se trouverait encore, à son point extrême de navigation, à environ cinq cents milles du pôle ; un seul des traîneaux devait franchir la distance entière, les cinq autres n'étant destinés qu'à former une ligne de retraite vers le navire.

Après avoir quitté le port Foulke le 29 juillet 1875, rapporte le correspondant du *Daily News*, qui a fait partie de l'expédition, l'Alert entra dans la région des glaces à la hauteur du cap Sabine. Après une lutte vive et obstinée contre les banquises, elle atteignit la rive septentrionale de la baie de Lady-Franklin, où la Discovery jeta l'ancre pour hiverner. L'Alert parvint aux limites extrêmes de la navigation sur les bords de la mer Polaire ; la glace variait en épaisseur jusqu'à 150 pieds. La terre du Président n'existe pas. Le bâtiment hiverna par 82°27'. Le soleil demeura absent pendant 142 jours. Au printemps, quand on voulut essayer de voyager sur la glace, on eut à vaincre des difficultés presque insurmontables.

Une expédition en traîneaux, commandée par le capitaine Markham, le vaillant lieutenant du capitaine Naris, a planté le drapeau britannique sur la banquise polaire par 89°20 de latitude, à 600 kilomètres seulement du pôle. Le 12 mai 1876, ces vaillants marins parvenaient à 100 kilomètres plus haut que le capitaine Parry en 1827, sur la banquise du nord du Spitzberg. Ils mirent 70 jours à accomplir cet exploit.

On doubla le cap Colombia, le point le plus septentrional du continent américain, et on releva les côtes sur une étendue de 220 milles vers l'ouest. Le Groënland fut exploré très-avant dans la direction de l'est. Les hommes montés sur les traîneaux souffrirent beaucoup du scorbut. Ils ne rencontrèrent aucun gibier. Quatre membres de l'expédition, Hans C. Petersen, George Porter de l'Alert, James Hans et Charles Paul, de la Discovery, moururent à la suite de voyages en traîneaux. Nulle part on ne rencontra d'Esquimaux ; on ne trouva plus trace d'eux à partir du 81°32. On ne vit plus de banquises au delà du cap de l'Union. Un seul ours fut

aperçu pendant l'absence de l'équipage du navire. La glace était tellement couverte d'asperités que les traîneaux ne parvenaient pas à franchir plus d'un mille par jour : ils réussirent néanmoins, après des efforts inouis, par atteindre le 83°20'. Ils n'étaient plus qu'à 400 milles du pôle. Pendant qu'ils prenaient leurs quartiers d'hiver, plusieurs membres de l'expédition recueillirent des spécimens très-curieux d'histoire naturelle et firent des observations d'une haute importance scientifique.

L'endroit où l'Alert a hiverné au delà du 81e parallèle, est environ 100 kilomètres plus haut que n'est parvenu le capitaine Hall.

La théorie germanique qui faisait concorder le pôle du froid avec le pôle magnétique de la terre est démontrée absurde.

Il en est de même d'une autre théorie allemande qui prétendait que la mer du Pôle est libre de glaces et qu'on y rencontre des animaux en abondance.

Les Anglais ont trouvé un océan éternellement glacé, et les oiseaux eux-mêmes fuient ces rivages. Ils ne franchissent pas le 82e parallèle.

On trouva aussi du charbon de terre d'excellente qualité auprès de la Discovery, et de splendides coraux fossiles à l'extrême nord. L'expédition éprouva le froid le plus intense qu'on ait jamais ressenti, la température étant restée pendant une quinzaine de jours à 58°F. au-dessous de zéro. Le point le plus bas où la température soit descendue fut 104°F. au-dessous de zéro.

Sauf les décès mentionnés plus haut, l'état sanitaire de l'expédition a été généralement satisfaisant. Quelques membres gelés, quelques cas de scorbut parmi les équipages des traîneaux, voilà tout. Sur la glace on n'a pas eu de malade. Petersen, l'interprète, mourut quarante jours après avoir subi l'amputation des deux pieds qu'il avait eus gelés.

Parmi les curiosités rapportées par les officiers de l'Alert se trouve un échantillon de blé déposé par le Polaris, quand ce bâtiment explora les régions arctiques. Les officiers et les équipages parlent avec le plus grand enthousiasme du capitaine Naris. A une époque critique, il demeura sur le pont, à l'exception de quelques heures, nuit et jour, pendant trente jours, encourageant et aidant son équipage cruellement éprouvé. En arrivant à Valentia, le capitaine, avec trois officiers, partit immédiatement par un train spécial pour prendre l'express du soir à Killarney et se rendre à Londres.

Il emporte avec lui des trophées pleins d'intérêt de l'expédition, tels que : cartes, photographies, etc. L'absence prolongée de viande fraîche paraît avoir été une rude épreuve pour les équipages.

Un vieux baleinier, de grande expérience, et qui n'a pas fait moins de vingt-cinq voyages au cercle arctique, déclare qu'aucune autre expédition n'a jamais obtenu des résultats aussi satisfaisants que celle-ci et que le succès dépasse ses prévisions. Il assure que le pôle, dont on s'est approché jusqu'à 400 milles, est entouré d'une couche de glace dont il évalue l'épaisseur à 200 pieds. L'opinion de tous ceux qui ont pris part à l'expédition est qu'atteindre le pôle ou faire plus que l'Alert et le Discovery n'ont fait est simplement impossible.

Tel paraît être aussi l'avis des populations, qui fêtent à l'envi les héroïques marins et s'efforcent de les dédommager de quinze mois d'exil et de privations qu'ils ont soufferts pour l'amour de la science et la gloire de leur pays. Il est probable que cette expédition ne sera pas la dernière qui sera dirigée vers le pôle, mais du moins elle aura servi à montrer que ce n'est pas par l'ouest qu'on peut arriver à ce but tant désiré, et qu'il faut chercher un autre passage.

La séance, à cette exception, ne présente rien de nouveau.

Mardi, dans une séance qui a duré deux heures et quart, grand nombre de bills privés ont été présentés. L'hon. M. Angers a présenté le premier rapport du comité des impressions, recommandant que M. Cary, l'imprimeur, soit sommé d'expliquer les causes du retard apporté à l'exécution de son contrat.

M. Taillon, lorsque le bill concernant les Sœurs de la Providence viendra devant le comité des bills privés, se propose d'y introduire une clause désignant tous les articles que les Sœurs pourront fabriquer dans un bâtiment en dehors du couvent et sur lequel les Sœurs paieront des taxes.

M. Wurtels fait motion pour que le bill soit renvoyé au comité avec instruction d'amender la section 13 de façon qu'elle se lise comme suit : Que si un employé est forcé de se retirer du service par suite de l'abolition de sa place, la somme qu'il a payée lui soit rendue sans intérêt, et que s'il se retire volontairement, il n'ait droit qu'aux trois-quarts de la somme retenue sur son salaire sans intérêt : il cite des rapports et des chiffres à l'appui de son amendement et déclare en terminant qu'il n'insistera pas pour l'adoption de sa motion parce qu'il voyait qu'elle ne rencontrerait pas l'approbation de la Chambre, mais qu'il tenait à ce qu'elle fût enregistrée sur les votes et délibérations.

L'hon. M. Angers dit que tout en se déclarant très-bien disposé pour la mesure, l'honorable député d'Yamaska ne perdait pas une occasion de lui faire de l'opposition.

Après quelque discussion, la motion est perdue sur division, et le bill est lu une troisième fois et passé.

Le bill relatif à la construction du Palais de Justice de Québec est lu une troisième fois et passé.

La Chambre s'ajourne à six heures.

Le revenu total de la Province pour l'année 1875-76 est de \$5,984,533.94

Les dépenses ont été, y compris la dette publique, les placements et les chemins de fer \$3,262,517.38

Il reste dans le trésor \$2,122,016.56

L'estimé des revenus de la province pour l'année 1876-77 est de \$2,361,779.67

L'estimé des dépenses est de \$2,322,026.00

Les placements sur le capital \$361,000.00

Ces chiffres, étant tirés des dépêches télégraphiques publiées par les journaux quotidiens, sont sujets à révision.

Le succès qu'a obtenu la première édition de cet ouvrage a engagé l'auteur à en publier une seconde édition qui de va paraître pour la rentrée des classes, mais qui a été retardée par le travail qu'il s'est imposé pour le remaniement complet de cette arithmétique, et pour en extirper toutes les déficiences qui s'étaient glissées dans la première édition.

Tout en suivant le même ordre de gradation et de division, l'auteur a introduit dans cette nouvelle édition un grand nombre de matières nouvelles et très-utiles.

Les explications sont toutes claires et précises, et renferment tout ce qui est nécessaire pour permettre aux élèves les moins intelligents de savoir facilement le sens des règles et leurs applications.

Cette arithmétique forme un joli volume in-12 de 207 pages, très-bien cartonné et dont le prix n'est que de \$2.50 la douzaine.

BIBLIOGRAPHIE

"Traité Élémentaire d'Arithmétique" par L. H. Bellerose, 2e édition. Revue, complètement corrigée, et augmentée d'un nombre considérable de matières trivales ; 1 vol. in-12 br., \$2.50 la douzaine. Montréal : J. B. Rolland et Fils, libraires-éditeurs, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent.

Paris, 29.—Une dépêche à l'agence télégraphique russe, dit que la Russie n'a jamais proposé l'occupation de la Bulgarie comme la seule garantie possible, mais comme une des meilleures garanties pour l'exécution des réformes. Si l'on propose n'importe quelle autre garantie effective, elle est prête à l'accepter avec plaisir.

Ottawa, 30.—L'hon ministre des travaux publics a finalement refusé d'accorder \$10,000 à la commission de l'aqueduc pour fournir l'eau aux édifices publics. Il s'en tient à la proposition de \$5,000. Si les édifices payaient au pro rata des habitations particulières, la commission de l'aqueduc aurait droit à \$22,000. On sait que l'eau actuellement fournie aux édifices publics est malsaine, imputable pour ainsi dire. On est fort indigné ici de l'obstination de M. Mackenzie.

Québec, 30.—M. Cary, entrepreneur des impressions parlementaires, a comparu hier devant le comité des impressions. Il dit que si les impressions ont été retardées, c'est qu'on met un temps énorme à lui renvoyer les épreuves. Il a un personnel de 25 imprimeurs. On veut trop économiser. Il a demandé \$3 par page, et l'hon. M. Angers n'a voulu lui donner que \$2. M. Cary avait antérieurement refusé de faire les impressions pour \$2.50.

M. Joly a demandé copies de toutes les soumissions reçues par le comité des impressions. Le comité des impressions a terminé sa séance

donné un magnifique banquet à ses collègues et aux juges de la Cour Suprême. Un bouquet en ferblanc, admirablement bien exécuté, a été présenté à madame Cauchon par l'hon. M. Blake.

Il est rumeur que le parlement fédéral sera convoqué dans le mois de janvier pour la dépeche des affaires.

Washington, 27.—Il fait ici une tempête de neige depuis neuf heures ce matin ; à midi elle durait encore.

Le correspondant parisien du Times signale à l'attention publique le dernier discours prononcé par le prince Napoléon dans la Chambre des députés, vendredi après-midi.

Il s'est exprimé en termes très-violents contre le clergé et il a proposé une diminution dans le budget de la somme appropriée au ministère des cultes. Le correspondant ajoute : Ce discours nous montre le prince entrant en scène comme prétendant. Le prince Napoléon a profité de l'occasion d'un conflit imminent entre le Sénat et la Chambre des députés. Le prince a les deux grandes qualités d'un adversaire dangereux : la patience et l'audace. Ceux qui le choisissent comme chef s'en serviront comme d'un instrument pour exciter les passions anti-religieuses du peuple.

Columbus, C. S., 28.—Les démocrates ont publiquement protesté contre l'intervention de la force armée dans les élections.

Columbus, C. S., 28.—A 11 heures 45 m., les membres démocrates de la législature se sont rendus en masse au palais législatif, ayant à leur tête C. Sheppard d'Edgfield, leur chef. La porte du palais était gardée par les troupes des Etats-Unis et par J.-B. Dennis, marshal des Etats-Unis. Sheppard a demandé admission, ce à quoi Dennis a répliqué en lui demandant s'il avait un certificat d'élection signé du secrétaire d'Etat. Sheppard a répondu qu'il avait un certificat de la Cour Suprême, et Dennis a répété qu'il n'entrerait pas sans un certificat du secrétaire d'Etat. Le capitaine Kellog, de l'armée des Etats-Unis, est intervenu dans le débat et a déclaré que tous les représentants porteurs de certificats du secrétaire d'Etat ou de la Cour Suprême entreraient après avoir déposé les armes dont ils pourraient être porteurs. Il n'y a que trois blancs dans la Chambre, telle qu'organisée. Les démocrates ont fini par entrer, et ont trouvé les républicains en séance ; ils avaient élu leur président et un greffier.

L'agitation de la populace est à son comble. Le général Hampton a dû haranguer la foule, qui a fini par se disperser.

Londres, 28.—Le marquis de Salisbury, plénipotentiaire anglais à la conférence, est arrivé à Florence.

Environ £1,500,000 en espèces ont été retirées aujourd'hui de la banque d'Angleterre et expédiées à New-York.

Québec, 29.—Deux chars de première d'un modèle très-élégant sont arrivés ici aujourd'hui pour être placés sur le chemin de fer du Nord.

Paris, 29.—M. Dufaure, président du conseil et ministre de la justice et des cultes, a essayé une autre défaite la nuit dernière dans la Chambre des députés sur le budget des cultes, une allocation en faveur de l'école des Carmélites ayant été rejetée par un vote de 339 contre 155.

Le vote sur l'allocation aux écoles cléricales sur lequel, d'après certains rapports, Dufaure fonde l'espoir de garder son portefeuille, n'était pas encore pris à la séance d'hier soir.

Le gouvernement, sur la question des funérailles des membres de la Légion d'Honneur a offert certaines concessions, mais comme elles tendent à faire des distinctions religieuses, elles seront probablement rejetées par le comité.

Paris, 29.—Une dépêche à l'agence télégraphique russe, dit que la Russie n'a jamais proposé l'occupation de la Bulgarie comme la seule garantie possible, mais comme une des meilleures garanties pour l'exécution des réformes. Si l'on propose n'importe quelle autre garantie effective, elle est prête à l'accepter avec plaisir.

Ottawa, 30.—L'hon ministre des travaux publics a finalement refusé d'accorder \$10,000 à la commission de l'aqueduc pour fournir l'eau aux édifices publics. Il s'en tient à la proposition de \$5,000. Si les édifices payaient au pro rata des habitations particulières, la commission de l'aqueduc aurait droit à \$22,000. On sait que l'eau actuellement fournie aux édifices publics est malsaine, imputable pour ainsi dire. On est fort indigné ici de l'obstination de M. Mackenzie.

Québec, 30.—M. Cary, entrepreneur des impressions parlementaires, a comparu hier devant le comité des impressions. Il dit que si les impressions ont été retardées, c'est qu'on met un temps énorme à lui renvoyer les épreuves. Il a un personnel de 25 imprimeurs. On veut trop économiser. Il a demandé \$3 par page, et l'hon. M. Angers n'a voulu lui donner que \$2. M. Cary avait antérieurement refusé de faire les impressions pour \$2.50.

M. Joly a demandé copies de toutes les soumissions reçues par le comité des impressions. Le comité des impressions a terminé sa séance

en adoptant une motion à l'effet que M. Langlois fasse rapport sur la manière dont M. Cary exécute son contrat pour les impressions.

Québec, 1er déc.—L'élection de Montmagny a été décidée en faveur de M. Fortin, qui a remporté la victoire par une majorité de 34

—Le Révd. Messire Labelle a paru ce matin devant le comité des industries avec des échantillons de pyrites de fer trouvés près de Saint-Jérôme, et il a dit qu'il se formait une compagnie pour exploiter la mine. Le Rév. M. Labelle a présenté au comité M. Piret, ingénieur de mines français, et lui a conseillé de s'assurer des services de ce monsieur pour développer les ressources minières de la province.

Philadelphie, 1.—L'édifice principal de l'exposition internationale a été acheté ce matin, par la compagnie de l'Exposition internationale, pour la somme de \$250,000.

Les journaux américains continuent à discuter les éventualités relatives au résultat de l'élection présidentielle. Le Herald publie une longue communication de M. Clarkson N. Potter, qui est considéré comme une des lumières du parti démocrate, et que l'on croit être dans cette circonstance l'interprète des idées de M. Tilden.

M. Potter établit d'abord que le parti républicain a fait tout ce qui est en son pouvoir pour fausser le vote de la Louisiane. Il présume que le Returning Board de la Louisiane donnera la majorité aux républicains, et comme il leur accorde déjà la Caroline du Sud et la Floride, il en conclut que M. Tilden n'aura que 184 votes électoraux, tandis que M. Hayes en aura obtenu 185, ce qui constitue la majorité. Mais les deux Chambres doivent consentir à l'admission d'un vote ; si l'une d'elles refuse de recevoir le vote d'un Etat, il ne doit pas être compté, et il est certain, suivant M. Potter, que la Chambre des représentants refusera d'admettre le vote de la Louisiane. Il en résultera qu'aucun des candidats n'aura la majorité absolue des votes de tous les Etats ; par conséquent, la Chambre se trouvera dans le cas prévu par la Constitution et dans lequel elle doit procéder immédiatement à l'élection du président, et il va sans dire que ce sera M. Tilden. Le Sénat et la nation devront se soumettre. Cela ne fait pas le moindre doute dans l'esprit de M. Potter. Mais d'un autre côté, le Sun, qui est un des principaux organes du parti démocrate, examine la question de savoir comment les votes des collèges électoraux doivent être appréciés. Il croit que les bulletins ou certificats qui contiennent ces votes doivent être acceptés comme une preuve suffisante de la légalité du vote. Les électeurs présidentiels sont choisis en vertu des lois de chaque Etat, et il n'y a aucun article de la Constitution, aucune loi, paraît-il, qui autorise le Congrès ou une des Chambres à rechercher si ces électeurs ont été nommés convenablement. Du moment où un certificat est transmis au président du Sénat par les autorités reconnues d'un Etat comme le document destiné à constater le vote de cet Etat, c'est tout ce qu'on peut exiger, et il n'existe nulle part, en dehors des Etats eux-mêmes, un pouvoir qui ait le droit de discuter la légalité des certificats.

Ainsi, dit le Sun, si l'on trouve, en examinant les bulletins des collèges électoraux, quand ils seront ouverts en présence des deux Chambres, que M. Hayes a reçu 185 voix ou plus, ce résultat doit être accepté par le peuple comme le résultat légal, qu'elles qu'aient pu être les fraudes commises dans la Louisiane ou dans tout autre Etat, soit dans l'élection même, soit dans la transmission ou le dénombrement des votes.

GUÉRISON OBTENUE PAR L'INTERCESSION DE N.-D. DE LOURDES

Nous recevons de Stanford le récit d'une guérison obtenue de Notre-Dame de Lourdes par une jeune fille de cette paroisse. C'est elle-même qui raconte le fait :

"J'étais au lit depuis le mois de novembre 1875. J'ai passé l'hiver sous les soins du médecin, qui n'avait aucun espoir de me sauver, tant la maladie qui me minait était compliquée et incompréhensible. J'étais résignée à mon sort, et je me préparais à aller paraître devant Dieu, lorsque l'idée me vint, en mai dernier, de faire une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes.

"Dès le 2ème jour de la neuvaine, je pus m'asseoir sur mon lit, et le dernier jour je le laissai complètement ; ce que je n'avais pu faire depuis six mois. J'étais parfaitement guérie.

"J'ai toujours continué à me bien porter depuis. Je remercie infiniment Notre-Dame de Lourdes et je désire publier cette faveur signalée afin de porter tous ceux qui liront ce récit à reposer la plus grande confiance en notre bonne Mère, au titre de son Immaculée Conception, comme elle s'est annoncée elle-même sur les rochers de Lourdes. Veuillez donc bien insérer ce récit dans votre si intéressante Gazette des Familles."

UNE NOUVELLE MERVEILLE EN MEDECINE.—Jusqu'à il y a peu d'années, les remèdes prescrits pour la destruction des vers du système humain étaient de la nature la plus dangereuse et la plus dégoûtante ; les petits enfants, malgré leur résistance, recevaient des doses de dolie, de jalap, de calomel, et d'autres minéraux drastiques et corrosifs, sans que pour cela le but désiré fût atteint. La méthode est maintenant bien différente ; les délicieuses confections connues sous le nom de "Pastilles végétales de Devins pour les vers" ne manquent jamais de chasser les vers.

LEGISLATURE PROVINCIALE

Lundi, 27 nov.—Les comptes publics pour la province de Québec sont placés devant la Chambre par ordre du lieutenant-gouverneur ; et l'hon. M. Garneau soumet le rapport imprimé du département des terres de la couronne.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Saint-Petersbourg, 25.—Les souscriptions à l'emprunt de 10,000,000 de roubles, autorisé par l'ukase impérial du 18 novembre, excèdent déjà le montant demandé.

Ottawa, 27.—A l'occasion du dixième anniversaire de son mariage, l'hon. M. Cauchon a



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

—
SECONDE PARTIE

LE DÉSERT DE GLACE

—
CHAPITRE XIX.—MARCHÉ AU NORD

Le lendemain, dès l'aube, Hatteras donna le signal du départ. Les chiens furent attelés au traîneau ; bien nourris, bien reposés, après un hiver passé dans des conditions très-confortables, ils n'avaient aucune raison pour ne pas rendre de grands services pendant l'été. Ils ne se firent donc pas prier pour revêtir leur harnachement de voyage.

Bonnes bêtes, après tout, que ces chiens groenlandais ; leur sauvage nature s'était formée peu à peu ; ils perdaient de leur ressemblance avec le loup, pour se rapprocher de Duk, ce modèle achevé de la race canine ; en un mot, ils se civilisaient.

Duk pouvait certainement réclamer une part dans leur éducation ; il leur avait donné des

leçons de bonne compagnie et prêchait d'exemple ; en sa qualité d'Anglais, très-pointilleux sur la question du "cant," il fut longtemps à se familiariser avec des chiens "qui ne lui avaient pas été présentés," et dans le principe, il ne leur parlait pas ; mais, à force de partager les mêmes dangers, les mêmes privations, la même fortune, ces animaux de race différente frayerent peu à peu ensemble. Duk, qui avait bon cœur, fit les premiers pas, et toute la gent à quatre pattes devint bientôt une troupe d'amis.

Le docteur caressait les groenlandais, et Duk voyait sans jalousie ces caresses distribuées à ses congénères.

Les hommes n'étaient pas en moins bon état que les animaux ; si ceux-ci devaient bien tirer, les autres se proposaient de bien marcher.

On partit à six heures du matin par un beau temps ; après avoir suivi les contours de la baie, et dépassé le cap Washington, la route fut donnée droit au nord par Hatteras ; à sept heures, les voyageurs perdaient dans le sud le côté du phare et le Fort-Providence.

Le voyage s'annonçait bien, et mieux surtout que cette expédition entreprise en plein hiver à la recherche du charbon ! Hatteras laissait alors derrière lui, à bord de son navire, la révolte et le désespoir, sans être certain du but vers lequel il se dirigeait ; il abandonnait un

équipage à demi mort de froid ; il partait avec des compagnons affaiblis par les misères d'un hiver arctique ; lui, l'homme du nord, il revenait vers le sud ! Maintenant, au contraire, entouré d'amis vigoureux et bien portants, soutenu, encouragé, poussé, il marchait au pôle, à ce but de toute sa vie ! Jamais homme n'avait été plus près d'acquiescer cette gloire immense pour son pays et pour lui-même !

Songeait-il à toutes ces choses si naturellement inspirées par la situation présente ? Le docteur aimait à le supposer, et n'en pouvait guère douter à le voir si ardent. Le bon Clawbonny se réjouissait de ce qui devait réjouir son ami, et, depuis la réconciliation des deux capitaines, de ses deux amis, il se trouvait le plus heureux des hommes, lui auquel ces idées de haine, d'envie, de compétition étaient étrangères, lui la meilleure des créatures ! Qu'arriverait-il, que résulterait-il de ce voyage ? Il l'ignorait ; mais enfin, il commençait bien. C'était beaucoup.

La côte occidentale de la Nouvelle-Amérique se prolongeait dans l'ouest par une suite de baies au-delà du cap Washington ; les voyageurs, pour éviter cette immense courbure, après avoir franchi les premières rampes de Bell-Mount, se dirigèrent vers le nord, en prenant par les plateaux supérieurs. C'était une notable économie de route ; Hatteras voulait, à moins que

des obstacles imprévus de détroit ou de montagne ne s'y opposassent, tirer une ligne droite de trois cent cinquante milles depuis le Fort-Providence jusqu'au pôle.

Le voyage se faisait aisément ; les plaines élevées offraient de vastes tapis blancs, sur lesquels le traîneau, garni de ses châssis soufrés, glissait sans peine, et les hommes, chaussés de leurs snow-shoes, y trouvaient une marche sûre et rapide.

Le thermomètre indiquait trente-sept degrés (+3° centig.). Le temps n'était pas absolument fixé, tantôt clair, tantôt embrumé ; mais ni le froid, ni les tourbillons n'eussent arrêté des voyageurs si décidés à se porter en avant.

La route se relevait facilement au compas ; l'aiguille devenait moins paresseuse en s'éloignant du pôle magnétique ; elle n'hésitait plus ; il est vrai que, le point magnétique dépassé, elle se retournait vers lui, et marquait pour ainsi dire le sud à des gens qui marchaient au nord ; mais cette indication inverse ne donnait lieu à aucun calcul embarrassant.

D'ailleurs, le docteur imagina un moyen de jalonnement bien simple, qui évitait de recourir constamment à la boussole ; une fois la position établie, les voyageurs relevaient, par les temps clairs, un objet exactement placé au nord et situé à deux ou trois milles en avant ; ils marchaient alors vers lui jusqu'à ce qu'il fût

atteint ; puis ils choisissaient un autre point de repère dans la même direction, et ainsi de suite. De cette façon, on s'écartait très-peu du droit chemin.

Pendant les deux premiers jours du voyage, on marcha à raison de vingt milles par douze heures ; le reste du temps était consacré aux repas et au repos ; la tente suffisait à préserver du froid pendant les instants du sommeil.

La température tendait à s'élever ; la neige fondait entièrement par endroits, suivant les caprices du sol, tandis que d'autres places conservaient leur blancheur immaculée ; de grandes flaques d'eau se formaient çà et là, souvent de vrais étangs, qu'un peu d'imagination eût fait prendre pour des lacs ; les voyageurs s'y enfonçaient parfois jusqu'à mi-jambes ; ils en riaient, d'ailleurs ; le docteur était heureux de ces bains inattendus.

"L'eau n'a pourtant pas la permission de nous mouiller dans ce pays," disait-il ; cet élément n'a droit ici qu'à l'état solide et à l'état gazeux ; quant à l'état liquide, c'est un abus ! Glace ou vapeur, très-bien, mais eau, jamais !"

La chasse n'était pas oubliée pendant la marche, car elle devait procurer une alimentation fraîche ; aussi Altamont et Bell, sans trop s'écarter, battaient les ravines avoisinantes ; ils tiraient des ptarmigans, des guillemots, des oies, quelques lièvres gris ; ces animaux passaient peu à peu de la confiance à la crainte ; ils devenaient très-fuyards et fort difficiles à approcher. Sans Duk, les chasseurs en eussent été souvent pour leur poudre.

Hatteras leur recommandait de ne pas s'éloigner de plus d'un mille, car il n'avait ni un jour ni une heure à perdre, et ne pouvait compter que sur trois mois de beau temps.

Il fallait, d'ailleurs, que chacun fût à son poste près du traîneau, quand un endroit difficile, quelque gorge étroite, des plateaux inclinés, se présentaient à franchir ; chacun alors s'attelait ou s'accotait au véhicule, le tirant, le poussant, ou le soutenant ; plus d'une fois, on dut le décharger entièrement, et cela ne suffisait pas à prévenir des chocs, et par conséquent des avaries, que Bell réparait de son mieux.

Le troisième jour, le mercredi 26 juin, les voyageurs rencontrèrent un lac de plusieurs acres d'étendue, et encore entièrement glacé par suite de son orientation à l'abri du soleil ; la glace était même assez forte pour supporter le poids des voyageurs et du traîneau. Cette glace paraissait être d'un hiver éloigné, car ce lac ne devait jamais dégeler par suite de sa position ; c'était un miroir compacte sur lequel les échos arctiques n'avaient aucune prise ; ce qui semblait confirmer cette observation, c'est que ses bords étaient entourés d'une neige sèche, dont les couches inférieures appartenaient certainement aux années précédentes.

A partir de ce moment, le pays s'abaissa sensiblement, d'où le docteur conclut qu'il ne pouvait avoir une grande étendue vers le nord ; d'ailleurs, il était très-vraisemblable que la Nouvelle-Amérique n'était qu'une île et ne se développait pas jusqu'au pôle. Le sol s'aplanissait peu à peu ; à peine dans l'ouest quelques collines nivélées par l'éloignement et baiguées dans une brume bleuâtre.

Jusque-là, l'expédition se faisait sans fatigue ; les voyageurs ne souffraient que de la réverbération des rayons solaires sur les neiges ; cette réflexion intense pouvait leur donner des snow-blindness (1) impossibles à éviter. En tout autre temps, ils eussent voyagé la nuit pour éviter cet inconvénient ; mais alors la nuit manquait. La neige tendait heureusement à se dissoudre, et perdait beaucoup de son éclat lorsqu'elle était sur le point de se résoudre en eau.

La température s'éleva, le 28 juin, à quarante-cinq degrés au-dessus de zéro (+7° centigr.) ; cette hausse du thermomètre fut accompagnée d'une pluie abondante, que les voyageurs reçurent stoïquement, avec plaisir même ; elle venait accélérer la décomposition des neiges ; il fallut reprendre les mocassins de peau de daim, et changer le mode de glissement du traîneau. La marche fut retardée sans doute, mais, en l'absence d'obstacles sérieux, on avançait toujours.

Quelquefois le docteur ramassait sur son chemin des pierres arrondies ou plates, à la façon des galets usés par le remous des vagues, et alors il se croyait près du bassin polaire ; cependant la plaine se déroulait sans cesse à perte de vue.

Elle n'offrait aucun vestige d'habitation, ni huttes, ni cairns, ni caches d'Esquimaux ; les voyageurs étaient évidemment les premiers à fouler cette contrée nouvelle : les Groënländais, dont les tribus nagent les terres arctiques, ne poussaient jamais aussi loin, et cependant, en ce pays, la chasse eût été fructueuse pour ces malheureux, toujours affamés ; on voyait parfois des ours qui suivaient sous le vent la petite troupe, sans manifester l'intention de l'attaquer ; dans le lointain, des bancs nusqués et des rennes apparaissaient par bandes nombreuses ; le docteur aurait bien voulu s'emparer de ces derniers pour renforcer son attelage ; mais ils étaient très-fuyards et impossibles à prendre vivants.

Le 29, Bell tua un renard, et Altamont fut assez heureux pour abattre un bœuf musqué de moyenne taille, après avoir donné à ses compagnons une haute idée de son sang-froid et de son adresse ; c'était vraiment un merveilleux chasseur, et le docteur, qui s'y connaissait, l'admirait fort. Le bœuf fut dépecé, et fournit une nourriture fraîche et abondante.

(1) Maladie des pupières occasionnée par la réverbération des neiges.

Ces hasards de bons et succulents repas étaient toujours bien reçus ; les moins gourmands ne pouvaient s'empêcher de jeter des regards de satisfaction sur les tranches de chair vive. Le docteur riait lui-même, quand il se surprenait en extase devant ces opulents morceaux.

"Ne faisons pas les petites bouches, disait-il ; le repas est une chose importante dans les expéditions polaires.

—Surtout, répondit Johnson, quand il dépend d'un coup de fusil plus ou moins adroit !

—Vous avez raison, mon vieux Johnson, répliquait le docteur, et l'on songe moins à manger lorsqu'on sait le pot-au-feu en train de bouillir régulièrement sur les fourneaux de la cuisine."

Le 30, le pays, contrairement aux prévisions, devint très-accidenté, comme s'il eût été soulevé par une commotion volcanique ; les cônes, les pics aigus se multiplièrent à l'infini, et atteignirent de grandes hauteurs.

Une brise du sud-est se prit à souffler avec violence, et dégénéra bientôt en un véritable ouragan ; elle s'engouffrait à travers les rochers couronnés de neige, et parmi des montagnes de glace, qui, en pleine terre, affectaient cependant des formes d'hummoks et d'ice-bergs ; leur présence sur ces plateaux élevés demeura inexplicable, même au docteur, qui cependant expliquait tout.

A la tempête succéda un temps chaud et humide ; ce fut un véritable dégel : de tous côtés retentissait le craquement des glaçons, qui se mêlait au bruit plus imposant des avalanches.

Les voyageurs évitaient avec soin de longer la base des collines, et même de parler haut, car le bruit de la voix pouvait, en agitant l'air, déterminer des catastrophes ; ils étaient témoins de chutes fréquentes et terribles qu'ils n'auraient pas eu le temps de prévoir ; en effet, le caractère principal des avalanches polaires est une effrayante instantanéité ; elles diffèrent en cela de celles de la Suisse ou de la Norvège ; là, en effet, se forme une boule, peu considérable d'abord, qui, se grossissant des neiges et des rocs de sa route, tombe avec une rapidité croissante, dévaste les forêts, renverse les villages, mais enfin emploie un temps appréciable à se précipiter ; or, il n'en est point ainsi dans les contrées frappées par le froid arctique ; le déplacement du bloc de glace y est inattendu, fondroyant ; sa chute n'est que l'instant de son départ, et qui le verrait osciller dans sa ligne de projection serait inévitablement écrasé par lui ; se détacher, tomber, écraser ne fait qu'un pour l'avalanche des terres boréales, et cela avec le roulement formidable du tonnerre, et des répercussions étranges d'échos plus plaintifs que bruyants.

Aussi, aux yeux des spectateurs stupéfaits, se produisait-il parfois de véritables changements à vue ; le pays se métamorphosait ; la montagne devenait plaine sous l'attraction d'un brusque dégel ; lorsque l'eau du ciel, infiltrée dans les fissures des grands blocs, se solidifiait au froid d'une seule nuit, elle brisait alors tout obstacle par son irrésistible expansion, plus puissante encore qu'en faisant glace qu'en devenant vapeur, et le phénomène s'accomplissait avec une épouvantable instantanéité.

Aucune catastrophe ne vint heureusement menacer le traîneau et ses conducteurs ; les précautions prises, tout danger fut évité. D'ailleurs, ce pays hérissé de crêtes, de contreforts, de croupes, d'ice-bergs, n'avait pas une grande étendue, et trois jours après, le 3 juillet, les voyageurs se retrouvèrent dans les plaines plus faciles.

Mais leurs regards furent alors surpris par un nouveau phénomène, qui pendant longtemps excita les patientes recherches des savants des deux mondes ; la petite troupe suivait une chaîne de collines hautes de cinquante pieds au plus, qui paraissait se prolonger sur plusieurs milles de longueur ; or, son versant oriental était converti de neige, mais d'une neige entièrement rouge.

On conçoit la surprise de chacun, et ses exclamations, et même le premier effet un peu terrifiant de ce long rideau cramoisi. Le docteur se hâta sinon de rassurer, au moins d'instruire ses compagnons ; il connaissait cette particularité des neiges rouges, et les travaux d'analyse chimique faits à leur sujet par Wollaston, de Candolle et Bauer ; il raconta donc que cette neige se rencontre non-seulement dans les contrées arctiques, mais en Suisse, au milieu des Alpes ; de Saussure en recueillit une notable quantité sur le Breven en 1760, et, depuis, les capitaines Ross, Sabine, et d'autres navigateurs en rapportèrent de leurs expéditions boréales.

Altamont interrogea le docteur sur la nature de cette substance extraordinaire, et celui-ci lui apprit que cette coloration provenait uniquement de la présence de corpuscules organiques ; longtemps les chimistes se demandèrent si ces corpuscules étaient d'une nature animale ou végétale ; mais ils reconquirent enfin qu'ils appartenaient à la famille des champignons microscopiques du genre "Uredo," que Bauer proposa d'appeler "Uredo nivalis."

Alors le docteur, fouillant cette neige de son bâton ferré, fit voir à ses compagnons que la couche écarlate mesurait neuf pieds de profondeur, et il leur donna à calculer ce qu'il pouvait y avoir, sur un espace de plusieurs milles, de ces champignons, dont les savants comptèrent jusqu'à quarante-trois mille dans un centimètre carré.

Cette coloration, d'après la disposition du versant, devait remonter à un temps très-remote, car ces champignons ne se décomposent

ni par l'évaporation ni par la fusion des neiges, et leur couleur ne s'altère pas.

Le phénomène, quoique expliqué, n'en était pas moins étrange ; la couleur rouge est peu répandue par larges étendues dans la nature ; la réverbération des rayons du soleil sur ce tapis de pourpre produisait des effets bizarres ; elle donnait aux objets environnants, aux rochers, aux hommes, aux animaux, une teinte enflammée, comme s'ils eussent été éclairés par un brasier intérieur, et lorsque cette neige se fondait, il semblait que des ruisseaux de sang vinssent à couler jusque sous les pieds des voyageurs.

Le docteur, qui n'avait pu examiner cette substance, lorsqu'il l'aperçut sur les Crimons-cliffs de la mer de Baffin, en prit ici à son aise, et il en recueillit précieusement plusieurs bouteilles.

Ce sol rouge, ce "Champ du Sang," comme il l'appela, ne fut dépassé qu'après trois heures de marche, et le pays reprit son aspect habituel.

CHAPITRE XX.—EMPREINTES SUR LA NEIGE

La journée du 4 juillet s'écoula au milieu d'un brouillard très-épais. La route au nord ne put être maintenue qu'avec la plus grande difficulté ; à chaque instant, il fallait la rectifier au compas. Aucun accident n'arriva heureusement pendant l'obscurité ; Bell seulement perdit ses snow-shoes, qui se brisèrent contre une saillie de roc.

"Ma foi, dit Johnson, je croyais qu'après avoir fréquenté la Mersey et la Tamise on avait le droit de se montrer difficile en fait de brouillards, mais je vois que je me suis trompé !

—Eh bien, répondit Bell, nous devrions allumer des torches comme à Londres ou à Liverpool !

—Pourquoi pas ? répliqua le docteur ; c'est une idée, cela ; on éclairerait peu la route, mais au moins on verrait le guide, et nous nous dirigerions plus directement.

—Mais, dit Bell, comment se procurer des torches ?

—Avec de l'étope imbibée d'esprit-de-vin et fixée au bout de nos bâtons ?

—Bien trouvé, répondit Johnson, et ce ne sera pas long à établir."

Un quart d'heure après, la petite troupe reprenait sa marche aux flambeaux au milieu de l'humide obscurité.

Mais si on alla plus droit, on n'alla pas plus vite, et ces ténébreuses vapeurs ne se dissipèrent pas avant le 6 juillet ; la terre s'était alors refroidie, un coup de vent du nord vint emporter tout ce brouillard comme les lambeaux d'une étoffe déchirée.

Aussitôt le docteur releva la position et constata que les voyageurs n'avaient pas fait dans cette brume une moyenne de huit milles par jour.

Le 6, on se hâta donc de regagner le temps perdu, et l'on partit de bon matin. Altamont et Bell reprirent leur poste de marche à l'avant, sondant le terrain et évitant le gibier ; Duk les accompagnait ; le temps avec son étonnante mobilité était redevenu très-clair et très-sec, et, bien que les dix guides fussent à deux milles du traîneau, le docteur ne perdait pas de vue un seul de leurs mouvements.

Il fut donc fort étonné de les voir s'arrêter tout d'un coup et demeurer dans une posture de stupefaction ; ils semblaient regarder vivement au loin, comme des gens qui interrogent l'horizon.

Puis, se courbant vers le sol, ils l'examinaient avec attention et se relevaient surpris. Bell parut même vouloir se porter en avant ; mais Altamont le retint de la main.

"Ah ça ! que font-ils donc ? dit le docteur à Johnson.

—Je les examine comme vous, M. Clawbonny, répondit le vieux marin, et je ne comprends rien à leurs gestes.

—Ils ont trouvé des traces d'animaux, répondit Hatteras.

—Cela ne peut être, dit le docteur.

—Pourquoi ?

—Parce que Duk aboierait.

—Ce sont pourtant bien des empreintes qu'ils observent.

—Marchons, fit Hatteras, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir."

Johnson excita les chiens d'attelage, qui prirent une allure plus rapide.

Au bout de vingt minutes, les cinq voyageurs étaient réunis, et Hatteras, le docteur, Johnson, partageaient la surprise de Bell et d'Altamont.

En effet, des traces d'hommes, visibles, incontestables et fraîches comme si elles eussent été faites la veille, se montraient éparses sur la neige.

"Ce sont des Esquimaux, dit Hatteras.

—En effet, répondit le docteur, voilà les empreintes de leurs raquettes.

—Vous croyez ? dit Altamont.

—Cela est certain !

—Eh bien, et ce pas ? reprit Altamont en montrant une autre trace plusieurs fois répétée.

—Ce pas ?

—Prétendez-vous qu'il appartienne à un Esquimaux ?

Le docteur regarda attentivement et fut stupéfait ; la marque d'un soulier européen, avec ses clous, sa semelle et son talon, était profondément creusée dans la neige ; il n'y avait pas à en douter ; un homme, un étranger avait passé là.

"Des Européens ici ! s'écria Hatteras.

—Evidemment, fit Johnson.

—Et cependant, dit le docteur, c'est tellement improbable qu'il faut y regarder à deux fois avant de se prononcer."

Le docteur examina donc l'empreinte deux fois, trois fois, et il fut bien obligé de reconnaître son origine extraordinaire.

Le héros de Daniel de Foë ne fut pas plus stupéfait en rencontrant la marque d'un pied creusé sur le sable de son île ; mais si ce qu'il éprouva fut de la crainte, ici ce fut du dépit pour Hatteras. Un Européen si près du pôle !

On marcha en avant pour reconnaître ces traces ; elles se répétaient pendant un quart de mille, mêlées à d'autres vestiges de raquette et de mocassins ; puis elles s'infléchissaient vers l'ouest.

Arrivés à ce point, les voyageurs se demandèrent s'il fallait les suivre plus longtemps.

"Non, répondit Hatteras. Allons..."

Il fut interrompu par une exclamation du docteur, qui venait de ramasser sur la neige un objet plus convaincant encore, et sur l'origine duquel il n'y avait pas à se méprendre. C'était l'objectif d'une lunette de poche.

"Cette fois, dit-il, on ne peut plus mettre en doute la présence d'un étranger sur cette terre ! —En avant !" s'écria Hatteras.

Et il prononça si énergiquement cette parole, que chacun le suivit ; le traîneau reprit sa marche un moment interrompue.

Chacun surveillait l'horizon avec soin, sauf Hatteras, qu'une sourde colère animait et qui ne voulait rien voir. Cependant, comme on risquait de tomber dans un détachement de voyageurs, il fallait prendre ses précautions ; c'était véritablement jouer de malheur que de se voir précéder sur cette route inconnue ! Le docteur, sans éprouver la colère d'Hatteras, ne pouvait se défendre d'un certain dépit, malgré sa philosophie naturelle. Altamont paraissait également vexé ; Johnson et Bell grommelaient entre leurs dents des paroles menaçantes.

"Allons, dit enfin le docteur, faisons contre fortune bon cœur.

—Il faut avouer, dit Johnson, sans être entendu d'Altamont, que si nous trouvions la place prise, ce serait à dégoûter de faire un voyage au pôle !

—Et cependant, répondit Bell, il n'y a pas moyen de douter..."

—Non, répliqua le docteur ; j'ai beau retourner l'aventure dans mon esprit, me dire que c'est improbable, impossible, il faut bien se rendre ; ce soulier ne s'est pas empreint dans la neige sans avoir été au bout d'une jambe, et sans que cette jambe ait été attachée à un corps humain. Des Esquimaux, je le pardonnerais encore, mais un Européen !

—Le fait est, répondit Johnson, que si nous allions trouver les lits retenus dans l'auberge du bout du monde, ce serait vexant.

—Particulièrement vexant, répondit Altamont.

—Enfin, on verra," fit le docteur.

Et l'on se remit en marche.

Cette journée s'accomplit sans qu'un fait nouveau vint confirmer la présence d'étrangers sur cette partie de la Nouvelle-Amérique, et l'on prit enfin place au campement du soir.

Un vent assez violent ayant sauté dans le nord, il avait fallu chercher pour la tente un abri sûr au fond d'un ravin ; le ciel était menaçant ; des nuages allongés sillonnaient l'air avec une grande rapidité ; ils rasaient le sol d'assez près, et l'œil avait de la peine à les suivre dans leur course échevelée ; parfois, quelques lambeaux de ces vapeurs traînaient jusqu'à terre, et la tente ne se maintenait contre l'ouragan qu'avec la plus grande difficulté.

"Une vilaine nuit qui se prépare, dit Johnson après le souper.

—Elle ne sera pas froide, mais bruyante, répondit le docteur ; prenons nos précautions, et assurons la tente avec de grosses pierres.

—Vous avez raison, M. Clawbonny ; si l'ouragan entraînait notre abri de toile, Dieu sait où nous pourrions le rattraper."

Les précautions les plus minutieuses furent donc prises pour parer à ce danger, et les voyageurs fatigués essayèrent de dormir.

Mais cela leur fut impossible ; la tempête s'était déchaînée, et se précipitait du sud au nord avec une incomparable violence ; les nuages s'éparpillaient dans l'espace comme la vapeur hors d'une chaudière qui vient de faire explosion ; les dernières avalanches, sous les coups de l'ouragan, tombaient dans les ravines, et les échos renvoyaient en échange leurs sourdes répercussions ; l'atmosphère semblait être le théâtre d'un combat à outrance entre l'air et l'eau, deux éléments formidables dans leurs colères, et le feu seul manquait à la bataille.

L'oreille surexcitée percevait dans le grondement général des bruits particuliers, non pas le brouhaha qui accompagne la chute des corps pesants, mais bien le craquement clair des corps qui se brisent ; on entendait distinctement des fracas nets et francs, comme ceux de l'éclair qui se rompt, au milieu des roulements allongés de la tempête.

Ces derniers s'expliquaient naturellement par les avalanches tordeuses dans les tourbillons, mais le docteur ne savait à quoi attribuer les autres.

Profitant de ces instants de silence anxieux, pendant lesquels l'ouragan semblait reprendre sa respiration pour souffler avec plus de violence, les voyageurs échangeaient leurs suppositions.

"Il se produit là, disait le docteur, des chocs, comme si des ice-bergs et des ice-fields se heurtaient.

—Oui, répondait Altamont, on dirait que l'écorce terrestre se disloque tout entière. Tenez, entendez-vous ?

—Si nous étions près de la mer, reprendrait le

docteur, je croirais véritablement à une rupture des glaces.

—En effet, répondit Johnson, ce bruit ne peut s'expliquer autrement.

—Nous serions donc arrivés à la côte ? dit Hatteras.

—Cela ne serait pas impossible, répondit le docteur ; tenez, ajouta-t-il après un craquement d'une violence extrême, ne dirait-on pas un écrasement de glaçons ? Nous pourrions bien être fort rapprochés de l'Océan.

—S'il en est ainsi, reprit Hatteras, je n'hésiterai pas à me lancer au travers des champs de glace.

—Oh ! fit le docteur, ils ne peuvent manquer d'être brisés après une tempête pareille. Nous verrons demain ; quoi qu'il en soit, s'il y a quelque troupe d'hommes à voyager par une nuit pareille, je la plains de tout mon cœur.

L'ouragan dura pendant dix heures sans interruption, et aucun des hôtes de la tente ne put prendre un instant de sommeil ; la nuit se passa dans une profonde inquiétude.

En effet, en pareilles circonstances, tout incident nouveau, une tempête, une avalanche, pouvait amener des retards graves. Le docteur aurait bien voulu aller au dehors reconnaître l'état des choses ; mais comment s'aventurer dans ces vents déchaînés ?

Heureusement, l'ouragan s'apaisa dès les premières heures du jour ; on put enfin quitter cette tente qui avait vaillamment résisté ; le docteur, Hatteras et Johnson se dirigèrent vers une colline haute de trois cents pieds environ ; ils la gravirent assez facilement.

Leurs regards s'étendirent alors sur un pays métamorphosé, fait de roches vives, d'arrêtes aiguës, et entièrement dépourvu de glace. C'était l'été succédant brusquement à l'hiver chassé par la tempête ; la neige, rasée par l'ouragan comme par une lance affilée, n'avait pas eu le temps de se résoudre en eau, et le sol paraissait dans toute son âpreté primitive.

Mais où les regards d'Hatteras se portèrent rapidement, ce fut vers le nord. L'horizon y paraissait baigné dans des vapeurs noirâtres.

—Voilà qui pourrait bien être l'effet produit par l'Océan, dit le docteur.

—Vous avez raison, fit Hatteras, la mer doit être là.

—Cette couleur est ce que nous appelons le "blinck" de l'eau libre, dit Johnson.

—Précisément, dit le docteur.

—Eh bien, au traîneau ! s'écria Hatteras, et marchons à cet Océan nouveau !

—Voilà qui vous réjouit le cœur, dit Clabbonny au capitaine.

—Oui, certes, répondit celui-ci avec enthousiasme à un peu, nous aurons atteint le pôle ! Et vous, mon bon docteur, est-ce que cette perspective ne vous rend pas heureux ?

—Moi ! je suis toujours heureux, et surtout du bonheur des autres !

Les trois Anglais revinrent à la ravine, et, le traîneau préparé, on leva le campement. La route fut reprise ; chacun craignait de retrouver encore les traces de la veille ; mais, pendant le reste du chemin, pas un vestige de pas étrangers ou indigènes ne se montra sur le sol. Trois heures après, on arrivait à la côte.

—La mer ! la mer ! dit-on d'une seule voix.

—Et la mer libre ! s'écria le capitaine.

Il était dix heures du matin.

En effet, l'ouragan avait fait place nette dans le bassin polaire ; les glaces, brisées et disloquées, s'en allaient dans toutes les directions ; les plus grosses, formant des ice-bergs, venaient de "lever l'ancre," suivant l'expression des marins, et voguaient en pleine mer. Le champ avait subi un rude assaut de la part du vent ; une grêle de lames minces, de bavures et de poussière de glace était répandue sur les rochers environnants. Le peu qui restait de l'ice-field à l'arasement du rivage paraissait pourri ; sur les rocs, où déferlait le flot, s'allongeaient de larges algues marines et des touffes d'un varech décoloré.

L'Océan s'étendait au delà de la portée du regard, sans qu'aucune île, aucune terre nouvelle vint en limiter l'horizon.

La côte formait dans l'est et dans l'ouest, deux caps qui allaient se perdre en pente douce au milieu des vagues ; la mer brisait à leur extrémité, et une légère écume s'envolait par nappes blanches sur les ailes du vent ; le sol de la Nouvelle-Amérique venait ainsi mourir à l'Océan polaire, sans convulsions, tranquille et légèrement incliné ; il s'arrondissait en baie très-ouverte et formait une rade foraine délimitée par les deux promontoires. Au centre, un saillant du roc faisait un petit port naturel abrité sur trois points du compas ; il pénétrait dans les terres par le large lit d'un ruisseau, chemin ordinaire des neiges fondues, après l'hiver, et torrentueux en ce moment.

Hatteras, après s'être rendu compte de la configuration de la côte, résolut de faire ce jour même les préparatifs du départ, de lancer la chaloupe à la mer, de démonter le traîneau et de l'embarquer pour les excursions à venir.

Cela pouvait demander la fin de la journée. La tente fut donc dressée, et, après un repas reconfortant, les travaux recommencèrent ; pendant ce temps, le docteur prit ses instruments pour aller faire son point, et déterminer le relevé hydrographique d'une partie de la baie.

Hatteras pressait le travail ; il avait hâte de partir ; il voulait avoir quitté la terre ferme et pris les devants, au cas où quelque détachement arriverait à la mer.

A cinq heures du soir, Johnson et Bell n'avaient plus qu'à se croiser les bras. La chaloupe se balançait gracieusement dans le petit havre, son mât dressé, son foc halé bas et sa voile sur les verges ; les verges et les

parties démontées du traîneau y avaient été transportées ; il ne restait plus que la tente et quelques objets de campement à embarquer le lendemain.

Le docteur, à son retour, trouva ces apprêts terminés. En voyant la chaloupe tranquillement abritée des vents, il lui vint à l'idée de donner un nom à ce petit port, et proposa celui d'Altamont.

Cela ne fit aucune difficulté, et chacun trouva la proposition parfaitement juste.

En conséquence, le port fut appelé Altamont-Harbour.

Suivant les calculs du docteur, il se trouvait situé par 87°55' de latitude et 118°35' de longitude à l'orient de Greenwich, c'est-à-dire à moins de 3° du pôle. Les voyageurs avaient franchi une distance de deux cent milles depuis la baie Victoria jusqu'au port Altamont.

(A continuer.)

BASE DE L'ALIMENTATION EN GÉNÉRAL POUR LES ANIMAUX DOMESTIQUES

Les aliments en général sont des substances qui, introduites dans l'appareil digestif, se transforment en sang, et ainsi transformées, servent : 1o. à entretenir la chaleur animale qui se lie essentiellement à la vie ; 2o. à fournir les matériaux et les tissus propres à former le corps de l'animal ou à réparer ses pertes.

La chaleur animale se conserve particulièrement par la combustion, dans l'appareil circulatoire, du carbone et d'une portion d'hydrogène, produits des principes carbonés et hydrogènes du sang ; combustion accompagnée de l'évaporation d'une certaine quantité d'eau, également fournie par ce liquide.

La formation et l'entretien des tissus animaux a lieu également aux dépens de ces principes, mais aussi et plus spécialement des principes azotés et minéraux du sang : albumine, fibrine, hématozène, phosphates calcaires et magnésiens.

D'après ce double mode d'action des principes du sang, on a divisé ceux-ci en éléments respiratoires fournissant les matériaux de combustion pulmonaire, et en éléments plastiques, plus spécialement destinés à la formation des tissus.

La même division a dû être appliquée aux aliments qui fournissent ces principes au sang ; on a nommé aliments respiratoires ceux où dominent le carbone et l'hydrogène, comme les huiles, les graisses, les féculs, le sucre ; et aliments plastiques, ceux riches en principes azotés analogues à la protéine, à l'albumine, à la fibrine, caséine.

Beaucoup d'aliments, toutefois, sont en même temps plastiques et respiratoires ; ainsi, les féculs, les farineux, etc., fournissent des matériaux aux tissus, et les principes azotés renferment quelquefois à leur tour assez de carbone pour fournir à la combustion. Les proportions des principes plastiques ou respiratoires, nécessaires à l'animal, varient suivant leur nature ; les carnivores exigent plus d'aliments azotés ; les oiseaux brûleront plus de principes carbonés.

Aliments du règne inorganique.—Les substances métalliques et terreuses des aliments et du sang, le fer, le phosphore, la chaux, la soude, le magnésium, le chlore, etc., indépendamment de leur action dans la formation des tissus, jouent encore dans l'économie animale des rôles particuliers qui, pour n'être pas parfaitement définis, n'en sont pas moins importants. Les aliments contiennent en général ces substances inorganiques en quantité suffisante ; dans le cas contraire, cependant, on les introduit quelquefois dans l'alimentation. Ainsi, les eaux peuvent être rendues alcalines par la chaux, la potasse ; de l'eau de chaux est mêlée à des matières trop acides ; on y ajoute également du fer pour combattre certaines affections débilitantes.

Le sel marin est surtout employé soit comme condiment, soit comme principe même d'alimentation. Son emploi a été l'objet d'expériences et d'une vive polémique qui laisse encore des doutes planer sur la question. Il paraît cependant prouvé qu'un certain nombre de cultivateurs s'en sont bien trouvés.

Il est incontestable qu'en mêlant du sel aux foins avariés de mauvaise qualité, on

assure leur conservation et on en améliore la nature ; en aspergeant d'eau salée certaines substances grossières, on les rend plus appétissantes ; en mêlant un peu de sel aux pulpes de pommes de terre, de betteraves, etc., on remplace ainsi le sel qui leur a été enlevé par le lavage.

La ration de sel pour les animaux dépendra des circonstances ; près de la mer et dans les contrées où l'herbe et les eaux renferment déjà du sel, elle doit être moins considérable. On indique comme dose par jour et par tête, dans la condition où l'adoption du sel est nécessaire : chevaux, 1 once à 1½ once ; vaches et bœufs, 2 à 4 onces ; jeunes animaux, suivant le poids, de ½ à 1½ once ; moutons, 2 à 3 drachmes ; porcs, de 1 once à 1½ once. On administre le sel pulvérisé ou dissous et mélangé aux aliments. On met encore à la portée des animaux des pierres de sel gemme qu'ils peuvent lécher.

Le sulfate de soude agit sur l'économie des animaux d'une manière autre que le sel marin ; il est plutôt considéré comme purgatif ; on le substitue cependant quelquefois au sel, à raison de son prix inférieure.

Boissons.—L'eau est un accessoire indispensable de l'alimentation ; outre qu'elle renferme quelques principes assimilables ou réparateurs, elle fournit à la circulation et au corps tout entier les parties liquides qui lui sont indispensables. L'eau sert en outre de délayant et de véhicule aux autres substances alimentaires ; enfin, les eaux contiennent toujours en dissolution une assez grande quantité de sel et de gaz qui sont ainsi introduits avec elle dans l'économie animale. Les eaux peuvent, suivant leur origine, agir un peu différemment sur l'économie : les eaux de source et de puits sont ordinairement dures et froides en été ; les eaux qui sortent des forêts sont chargées de principes acides ou astringents ; les eaux de pluie convenablement recueillies sont salutaires. En général, il est bon que l'eau soit aérée ; l'eau de puits ou de source devra être recueillie dans un abreuvoir où elle recevra cette aération.

Les eaux de rivières sont ordinairement les meilleures. C'est une bonne mesure que d'établir dans les vacheries, bergeries, etc., de grands réservoirs recevant l'eau des toitures et placés à un niveau assez élevé pour que cette eau se distribue d'elle-même à volonté dans les auges d'abreuvement. On a ainsi une eau salubre, d'une température égale. Ce système existe dans bien des exploitations importantes, et rend de grands services.

H. AUDRAIN.

Montréal, novembre 1876.

IL N'Y A SI LONG JOUR

QUI NE VIENNE À LA NUIT

Elle est longue et rude, la journée de travail ! La bise glace les membres du labourer, qui dirige le soc de la charrue en excitant son attelage de la voix et de l'aiguillon ; le soleil brûle le visage du moissonneur, qui de sa lourde faucille couche entre les sillons les gerbes d'épis mûrs ; les faneurs et les faneuses s'arrêtent par moments, épuisés de fatigue, pour essuyer la sueur qui ruisselle de leur front ; l'ouvrier des villes, qui manie péniblement le marteau ou la hache, qui taille la pierre dure ou qui porte de lourds fardeaux ; la pauvre ouvrière, qui use ses yeux et meurtrit ses doigts à piquer l'aiguille du matin au soir ; tous, hiver comme été, comptent les heures qui s'écoulent, et répètent au fond de leur cœur : " Elle est longue et rude, la journée de travail ! "

Mais le soleil trace dans le ciel sa route éblouissante ; il monte, plane et redescend, et l'occident s'empourpre à son approche... il disparaît ! Adieu, soleil, qui éclairez les travaux et les fatigues des enfants des hommes ! Salut, nuit bienfaisante, qui leur apporte le repos ! C'est après toi qu'ils ont soupiré, quand le fardeau dépassait leurs forces ; c'est ta pensée qui les a soutenus et qui leur a donné du courage. Ils savaient que tu viendrais, que tu ne pourrais pas manquer de venir ; et l'on supporte plus patiemment une peine qui doit prendre fin. Répare leurs forces épuisées, nuit consolatrice, toi le plus doux des bienfaits de Dieu, pour que demain en reprenant leur tâche ils se disent, confiants et pleins d'espérance : " Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit ! "

Elle est longue et rude, la bataille de la vie. Qui ne l'a pensée ? Qui ne l'a dit ? Qui n'a en ses heures de découragement ? Qui n'a cherché

d'un œil désolé à pénétrer l'avenir impénétrable ? Qui ne s'est, à certains moments, cru tombé dans un abîme de douleur dont il ne pourrait jamais sortir ? Et tout passe pourtant, la douleur comme la joie. Pourquoi donc s'affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance ? Pourquoi se désespérer de la vie, comme si elle ne devait pas finir ? Levons les yeux vers notre Père qui est aux cieux. N'a-t-il pas placé l'ange de la mort au soir de la vie, comme l'ange du sommeil au soir de la journée ? Tu souffras ! rassure-toi ; ta souffrance ne durera pas toujours : " Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit. "

FAITS DIVERS

—Le Révd. M. A. Boucher, curé de Sainte-Anastasia de Nelson, a fait l'acquisition d'une très-belle cloche de la célèbre fonderie de Mears, en Angleterre, du poids de 725 livres. Le son de cette cloche est magnifique. Comme la cloche est trop pesante pour la chapelle actuelle, on lui a construit une charpente spéciale, et de cette hauteur, d'environ 40 pieds, elle se fait entendre à une distance de 9 milles. C'est un progrès qui fait honneur aux paroissiens de Sainte-Anastasia, progrès qui doit être suivi prochainement d'un autre, celui de la construction d'une nouvelle église l'été prochain.

—D'intéressantes expériences se font en ce moment à l'Administration centrale des télégraphes de France, à l'aide d'un nouvel appareil, dû à M. Lenoir, l'inventeur des moteurs à air comprimé.

Cet appareil qui doit figurer à l'Exposition de 1878—dont il ne sera pas l'un des moindres attraits—reproduit instantanément l'écriture même de la personne qui expédie une dépêche, et qui peut ainsi donner à distance sa signature. L'appareil reproduit également, avec une grande netteté, les dessins les plus compliqués.

Des tentatives du même genre avaient été faites, il y a quelques années, au moyen de l'appareil dit Caselli ; mais on avait dû renoncer à cet appareil, à cause des substances nuisibles qu'il employait et de l'imperfection de ses résultats.

—Le général Sheridan a envoyé de Chicago le rapport suivant au bureau de la guerre à Washington :

" Plus de 400 loges d'Indiens hostiles, appartenant aux agences de la rivière du Missouri, se sont rendues au colonel Miles, du 5e d'infanterie, à un point du Yellowstone situé en face de Cabin-Creek ; ces Indiens ont donné comme otages cinq de leurs principaux chefs et notables pour garantir qu'ils livreront leurs armes, chevaux, hommes, femmes et enfants, à l'agence Cheyennes, le 2 décembre 1876.

" Sitting Bull, avec sa petite bande de trente loges, s'est échappé dans la direction des confluent maintenant à sec de la rivière Missouri, poursuivi par le colonel Miles. Il a attaqué les Indiens au nord du Yellowstone, le 21 octobre, les a chassés de leurs camps et leur a tué cinq hommes. Les Indiens se sont enfuis vers le Yellowstone, poursuivis par le colonel Miles, jusqu'au 27, jour où a eu lieu la reddition décrite plus haut.

" Le général Crook et le colonel Mackenzie doivent partir de Fort Fortem pour chasser de l'agence Red Cloud les Cheyennes du Nord, et la bande d'Ogallalas de Crazy Horse, et s'ils réussissent, ce dont je ne doute pas, la guerre Sioux ou toutes autres guerres indiennes de quelque importance en ce pays seront finies pour jamais.

—Toujours drôles, dit Domino du *Gaulois*, les histoires de créanciers :

Un certain bohème, retiré dans une chambre garnie quelconque, voyait du matin au soir sa porte assiégée par les réclamants.

Il eut donc la précaution d'avertir ses quelques amis d'avoir à frapper d'une certaine façon convenue, bien résolu à n'ouvrir que quand il entendrait le signal donné.

Or il était, l'autre matin, tranquillement couché, quand on frappa à la porte. Grâce à son stratagème, notre homme flâna l'ennemi et fit le mort.

On frappe, on refrappe à coups redoublés. Enfin une voix trop connue, celle de son tailleur, lui cria :

—Je sais bien que vous êtes là, monsieur X... vous ne voulez pas m'ouvrir ; vous avez tort. Je ne bouge pas d'ici que vous n'avez ouvert la porte.

Devant cette menace, X... rit silencieusement et se rendort bien tranquille.

Midi arrive, et la faim l'invite à se lever ; mais, comme la prudence est la mère de la sûreté :

—Si ce diable de tailleur allait être encore là ? se dit-il.

Se coucher à plat ventre et regarder par la fente qui sépare la porte du parquet, fut l'affaire d'un instant.

—Bien m'en a pris ; il est là : je vois ses pieds.

Trois heures, quatre heures viennent : même jeu, même constatation.

Enfin, quand la nuit vient, il se décide. Il ne peut pourtant pas mourir de faim. Et puis l'impitoyable tailleur ne le mangera sans doute pas.

Il ouvre et trouve sur le carré une paire de bottines qu'il y avait mises la veille pour qu'on les crût.

Depuis qu'il a raconté cette histoire à ses amis, ceux-ci ne l'appellent plus que " le prisonnier imaginaire. "



L'EXPÉDITION AU PÔLE NORD : LE VOYAGE EN TRAINEAU



W. H. Bennett

L'EXPEDITION AU POLE NORD : LE DIMANCHE MATIN A BORD DE L'ALERT

LA JEUNE FILLE

Charmer par sa douceur, sa grâce et son sourire,
Montrer toute son âme au fond de son regard,
De l'infrime et du pauvre apaiser le martyre,
Unir l'esprit au goût, le naturel à l'art :
Telle est la jeune fille, au matin de la vie,
Quand, rapportant à Dieu l'attrait de sa beauté,
Elle borne ses soins, limite son envie
A plaire par vertu, jamais par vanité.

Dans sa gaîté si franche et sa candeur naïve,
Elle ignore le mal, ne veut pas le savoir ;
Elle baisse à propos sa paupière craintive,
De sa virginité son front est le miroir.
Sa mère est son conseil, jamais plaisir ni peine
N'habitent en secret son cœur si transparent,
Et de ses bons desirs, que chaque jour ramène,
L'ange qui la protège est l'heureux confident.

Quel charme de la voir, dans son humeur joyeuse
Sans soupçonner l'épine, aller droit à la fleur ;
Jugeant tout d'après elle, indulgente et pieuse,
Légère de soucis, tout entière au bonheur.
Si jeunesse savait !... et pourquoi aurait-elle ?
Avec elle sa foi, qui doit aussi grandir,
Ne mettra dans ses yeux dont l'azur étincelle
Que les pleurs dont la rose a besoin pour fleurir.

Entourez-la d'air pur, surveillez sa parole,
Pour qu'elle soit toujours comme un écho du ciel :
Aspirez ses parfums sans ternir sa corolle,
Et préservez les sites qui formeront son miel.
Rien ne vaut ici-bas ce regard si limpide,
Ce front de vierge à peine effleuré par les ans ;
Sur ces traits pleins d'éclat le vice est une ride
Qui ravage bien plus que les rides du temps.

Edifier, charmer, compléter l'existence,
Tel est son lot ; si l'homme évite de le voir,
Il brise son bonheur, il double sa souffrance,
La femme est sans prestige en sortant du devoir.
Elle est l'ange choi qui Dieu même réserve
Pour le Tobie heureux qu'il aime et qu'il bénit,
La récompense un jour du cœur qui la préserve
Et le remords vivait du cœur qui la flétrit.

CLAUDIUS HÉBRARD.

LETTRES PARISIENNES

X

LE PAPIER

Je ne l'aurais jamais cru ; mais la statistique l'affirme : il y a dans le monde 3960 manufactures de papier. Pas une de plus, pas une de moins ; et c'est le papier lui-même qui se charge de nous l'apprendre.

Ainsi, ni les draps d'Elbeuf, ni les soieries de Lyon, ni les cotonnades de Manchester ne pourraient rivaliser sur ce point ; et le papier—qui n'habille que les idées, le sucre, le poivre et la cannelle—emploie à sa seule fabrication 290,000 ouvriers :—plus qu'il n'y eut de maçons à la tour de Babel—plus qu'il n'y a de tailleurs dans deux ou même trois des cinq parties du monde.

* *

Et quelle est, au poids, la production annuelle de cette industrie où le chanvre, le lin, la paille, la jute ou le riz entrent comme matière première ?

Elle est—*horresco referens*—de 900 millions de kilos., soit 1800 millions de livres !..

Bonnes gens qui essayez les ponts de Paris avant de les livrer à la circulation ; et qui, en 1867, frémisiez pour les viaducs de chemin de fer sur lesquels devait passer le canon-monstre de l'Allemagne, sur quel waggon voudriez-vous charger un tel colis, et à quel plancher confieriez-vous ces feuilles, que les poètes ont coutume de pleurer comme plus légères que la brise, et que les publicistes jettent à ce qu'ils appellent le vent de l'opinion ?..

* *

Pour moi, je pense qu'on pourrait s'en faire une forteresse plus haute que le mont Valérien, où les boulets coniques s'amortiraient ; une enveloppe où les Alpes et les Pyrénées s'emballeraient comme un nougat ; un cornet à mettre tout le tabac qui s'est pris depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours ; un sac à engloutir toute l'épicerie des Indes.

Et n'était que le genre humain, précautionneux, n'eût fait disparaître ou transformé sagement le papier chiffé ou noirci par nos aïeux, je vous demande un peu où nous logerions aujourd'hui, sur quel point du globe on pourrait bâtir, semer, moissonner, et quelles cimes n'aurait pas atteintes ce nouveau déluge ?

* *

Les journaux à eux seuls en emploient un million 500 mille livres par jour ; et c'est là l'épée de Brunnus jettée chaque matin dans la balance politique des deux-mondes.

C'est le papier noir qui amène les

peuples, allume les grandes conflagrations, renverse les trônes, élève les barricades et met le feu aux quatre coins de notre planète.

Vous souvient-il de Samson, aussi ingénieux que fort, et du procédé qu'il employa pour anéantir les moissons philistines ?—Il le fit, n'ayant que des renards et de la paille. Que n'eût-il pas fait, grands dieux ! s'il avait eu des journalistes... et du papier !

* *

Prenons, si vous le voulez, dans ce monde sublunaire, uniquement entre les Pyrénées, les Alpes, les Vosges et les deux mers, ce minuscule fragment de terrain civilisé qui s'appelle la France. Ne pensons plus au Juif-errant, dont la semelle ne se repose ni jour ni nuit ; oublions les bottes de sept lieues du Petit-Poucet et le train-éclair de New-York au Pacifique. Ne songeons qu'au papier imprimé et voyons un peu ce que, par la seule voie de la poste, il fait de chemin journalièrement dans ledit pays de France.

* *

Eh bien, le papier est un grand voyageur.

Il parcourt, dans les 24 heures du jour, 49 millions 640 mille kilomètres de railways, et 50 millions de kilomètres de routes simples, dans lesquels je ne comprends ni ce qui navigue dans nos eaux, ni ce qu'emportent nos paquebots méditerranéens et transatlantiques.

Et n'allez pas dire que le papier n'est qu'un accessoire, qu'un bagage, qu'un comparse de l'homme dans cette immense circulation. Non : c'est pour lui, papier, qu'on a créé les trains les plus rapides, et dans ces trains, c'est lui qui a le plus lourd et le plus spacieux waggon.

C'est lui que toute une ville et toute une province attendent chaque matin, et nullement les quelques gens harassés que personne ne connaît, étrangers qui descendent et s'éclipsent obscurément, voyageurs qui vont secouer leur poussière dans quelque hôtellerie.

* *

Ce qu'il gagne à ce métier, je serais en peine de vous le dire. Mais on peut prendre un terme de comparaison.

Aux Etats-Unis, sur votre continent, il y a le *New-York Herald* qui rapporte à son propriétaire plus de deux millions par an, qui a deux machines coûtant 220,000 francs, et imprimant chacune 30,000 journaux à l'heure.

La même feuille entretient à ses frais, en rade, un bateau pour avoir les nouvelles maritimes avant les autres journaux ; et comme, le dimanche, les trains ne circulent pas, et que cela gêne le *Herald*, il fait chauffer, spécialement pour lui, un train-express sur toutes les grandes lignes.

Où raconte que, lors de l'ouverture de l'Exposition de Vienne, le *Herald* recevant, par dépêche du câble, le résumé de la séance, cette dépêche lui coûta 15,000 francs, et qu'il mit une enchère de 5,000 francs sur la première lettre de Rochefort évadé de Nouméa. Ses reporters avaient même ordre d'aller jusqu'à 5,000 piastres

* *

Maintenant, pour détailler et spécifier davantage cette classification, nous dirons que dans les 450 millions de kilos. de papier utilisés par l'imprimerie, les gouvernements entrent pour 100 millions de consommation particulière !

Nous sommes loin, vous le voyez, du temps où les Tarquins gouvernaient avec une demi-douzaine de lois, les consuls avec les légions, les empereurs avec la seule garde prétorienne. Aujourd'hui, le papier est le grand, l'indispensable moyen de gouvernement. Car budgets, discussions, ordres du jour, instructions ministérielles, rapports, décrets, circulaires, ne sauraient vivre sans lui.

* *

Que dis-je ? Vous n'êtes point maître de votre champ, si un papier timbré et notarié ne vous reconnaît pas comme tel ;

vous n'êtes pas l'héritier de votre père, le mari de votre femme, le citoyen de votre pays et de votre ville, vous n'avez ni votre âge, ni votre nom, ni votre baptême, si votre identité n'est pas constatée par cet instrument de tous les grands actes et ce critérium incontesté de toutes les situations de la vie.

Le papier-passeport vous fait respecter au-delà de la frontière ; le papier-diplôme vous fait honorer dans votre pays ; le papier-permis de chasse attendrit le gendarme qui vous surprend tirant un goujon de l'eau ou ramassant un lièvre.

* *

Par où vous pouvez voir si (tous ces papiers étant payés au fisc) les souverains ont eu une jolie inspiration de gouverner ainsi leurs peuples...

Cela n'empêche pas d'ailleurs la police et les policemen, la prison et le bagne, voire la corde et la guillotine. Mais ces procédés sont précisément réservés à ceux que le papier administratif ne touche pas... et les procès font qu'il n'y a point d'économie.

J'avoue qu'à la place des gouvernements, je serais jaloux du commerce, qui, à lui seul et non compris l'industrie, dépense vingt millions de plus de papier qu'eux, prouvant bien par là qu'il est le plus grand souverain de la terre.

* *

Les écoles n'en consomment encore que 90 millions : triste infériorité du commerce des idées !

Étant donné le nombre d'illettrés—*profanum vulgus*—qui végètent encore chez nous, sous le soleil dit du XIX^{ème} siècle, il faut souhaiter, disent les uns, de voir doubler ce chiffre de papier scolaire et noircei...—Pourquoi, disent les autres, ne pas doubler plutôt le chiffre des élèves ?

Alors, au lieu de 90 millions de kilos. que consomme l'industrie, il faudrait écrire 100 ou 150 millions de kilos., et de 50 millions qu'exigent annuellement les lettres et la correspondance privée, on arriverait à un chiffre double ou triple. Il convient, cependant, d'ajouter que, l'an dernier, la seule poste française à transporté 380 millions de lettres !

* *

De tous ces feuillets triturés, blanchis, séchés, coupés, empilés par les machines à vapeur, nous demandons-nous maintenant quel sera l'emploi le plus noble ?

Vous entendez d'ici les écrivains qui réclament de suite pour les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, parlent du papier comme du flambeau civilisateur, proclament enfin que le papier à sa plus haute puissance comme à sa plus haute dignité, c'est le livre.

Je ne sais ce que le livre en dirait lui-même, s'il pouvait parler. On raconte que le marbre tremblait devant Michel-Ange. Ne pensez-vous pas que le papier se sauverait, si c'était possible, devant certains écrivains...

* *

Non : le livre n'est pas, aujourd'hui surtout, le papier le plus précieux. Les méchants livres sont trop nombreux et les chefs-d'œuvre trop rares.

En dehors des livres bénis, où la parole révélée de Dieu a été tracée pour les yeux et les lèvres de l'homme ; outre les monuments très-rare du génie des grands siècles classiques, ce que le papier—qui souffre tout—représente de plus précieux, aux regards passionnés des peuples modernes, c'est l'argent.

D'ailleurs, nos billets de banque sont bien réellement des chefs-d'œuvre, avec leur fabrication si pure, que dans le choix qui en est fait, on rejette comme imparfaites plus de soixante feuilles sur cent ; avec leur lettre de série, qui est le nom de famille du billet ; avec le No. d'ordre, qui est son nom de baptême ; puis le No. de coupure, qui indique le rang du billet dans l'espèce générique à laquelle il appartient ; les filigranes, les transparences, l'encre mystérieuse, les signatures inimitables, et ces multiples précautions qui exigent vingt

jours pour imprimer un seul billet de banque.

* *

Après cela, je dirai que le papier le plus durable, selon moi, est une gravure artistique ou un autographe précieux ; le papier le plus désagréable, un exploit d'huissier ; le papier le plus curieux, le testament d'un vieil oncle, ou le *Journal officiel* quand on attend sa nomination, une décoration, ou un avancement dans sa carrière.

Il y a des papiers émouvants, comme un télégramme qu'on nous apporte sur les deux heures du matin, les petits carrés où sont inscrits les Nos. d'une loterie ou ceux de la conscription, et les bulletins pliés que l'on tire fiévreusement des urnes électtorales ; des papiers qui bouleversent des fortunes et des vies en un clin d'œil, comme les cartes à jouer ; des papiers menteurs, comme des prospectus ; des papiers tristes, comme les *convóis* liserés de noir ; des papiers simplement utiles, comme les cornets à poivre et les feuilles d'emballage.

Faut-il aller plus loin ? je dirai que c'est au papier, au papier familial surtout, qu'on reconnaît l'homme ; si bien que, retournant un vieux proverbe, on pourrait dire : Dis-moi quel papier tu fréquentes, et je te dirai qui tu es.

TH.-B. DE LA GUIERCHE.

Paris, octobre 1876.

RESIGNATION DE L'HON. C. J. COURSOL, COMMISSAIRE DE LA POLICE RIVERAINE

PRÉSENTATION D'UNE ADRESSE

Jeudi matin, vers dix heures, la police riveraine s'est rendue, en corps, au palais de justice pour présenter une adresse à l'hon. C. J. Coursol à l'occasion de sa résignation comme commissaire de la police fédérale. Cette intéressante cérémonie a eu lieu dans la salle du Grand Jury. Le chef McLaughlin a présenté à l'hon. juge l'adresse suivante magnifiquement copiée sur parchemin :

A M. Charles-Joseph Coursol.

Nous, soussignés, officiers et hommes de la police riveraine, apprenons avec regret que vous allez vous retirer du commandement que vous avez si longtemps et si habilement rempli. Ce n'est pas le moment de dire ici quels avantages nos commerçants ont retiré de votre sage administration et de la judicieuse manière dont vous avez toujours su distribuer le service du petit nombre d'hommes sous vos ordres ; mais nous pouvons et devons dire que nous avons toujours été bien traités par vous, et que, dans nos rapports avec le département, vous nous avez puissamment aidés en différentes circonstances. Nous tenions à vous exprimer notre reconnaissance pour toutes vos bontés.

Veillez accepter nos meilleurs souhaits pour vous et votre aimable famille.

(Signé au nom du corps de la police riveraine,)

JOHN MACLAUGHLIN.

Au chef MacLaughlin, et aux officiers et hommes de la police riveraine.

MESSIEURS,

L'adresse que vous venez de me présenter est très-flatteuse, et nul ne regrette plus que moi que je ne me sente pas capable de rester au service comme je le désirerais. J'espère, néanmoins, que le département conservera un corps de police qui a si bien mérité du public.

Je transmettrai vos bons souhaits à ma famille et je prendrai toujours un vif intérêt au bien-être des hommes qui ont servi sous mes ordres, et auxquels je dois aujourd'hui dire officiellement adieu.

Après une courte conversation, le corps de police s'est débandé.

Il y a lieu de croire que le ministre de la marine et des pêcheries va considérer l'opportunité de garder les hommes pendant l'hiver, et de les stationner sur les bords du canal où il y aura un grand nombre d'ouvriers tout l'hiver. Le corps de la police riveraine occupera l'étage inférieur du bâtiment de la Commission du Havre.

—Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAT, 236, rue McGill, Montréal.

HISTOIRE D'UNE HYDROCRASE

Le Domaine à fait procéder, ces jours derniers, à la vente des objets trouvés sur la voie publique et non réclamés. On a vendu également les objets provenant du greffe de la cour d'appel; ceux-ci sont bien difficiles à classer: il y a tout ce qui se vole, depuis les pierres les plus précieuses jusqu'aux fausses turquoises des filles du demi-monde.

Cette vente m'a rappelé une bien triste histoire.

En 1857, un crime horrible fut commis aux environs de Versailles. Des malfaiteurs s'introduisirent la nuit dans le château de L..., et assassinèrent dans son lit la comtesse douairière de R... Elle se trouvait seule au château avec deux de ses petits-enfants, un grand garçon, de seize ans qui, entendant crier son aïeule, vola à son secours et fut assassiné aussi, et une petite fille de huit ans qui ne dut la vie qu'à un sommeil profond.

Un détail horrible: la comtesse portait au doigt une magnifique bague qui longtemps avait été unique en France. C'était une hydrocrase.

On sait que l'hydrocrase est un diamant qui contient une goutte d'eau. Pour rendre cette goutte d'eau bien apparente, le joaillier qui l'avait montée avait entouré le diamant de saphirs carrés du bleu le plus foncé.

Cette bague avait été apportée de Russie par un prince Gagarine, qui l'avait donnée ou vendue à une grande dame de la cour de Louis XVI, et elle était devenue, peu après, la propriété de la mère de l'infortunée comtesse de R...

Les assassins, qui avaient coupé le doigt de la victime pour prendre la bague, ne furent pas découverts, et dans sa douleur la famille fit bien vite son deuil de la fameuse bague, mais on parlait souvent de ce bijou légendaire.

Il est des familles sur lesquelles la fatalité semble s'attacher: la petite dormeuse, qui avait si miraculeusement échappé au massacre, perdit son père et sa mère et demeura seule, orpheline et héritière d'un beau nom et d'une grande fortune.

Un conseil de famille la mit au couvent et s'empressa de la marier aussitôt qu'elle fut en âge.

Ajoutons que jamais union ne fut mieux assortie: le jeune homme était fils unique, riche, marquis, enfin tout ce que la belle orpheline pouvait rêver. Ce qui l'avait le plus charmée, la pauvre enfant, c'était de trouver une famille. La belle-mère lui parut un ange descendu du ciel pour la protéger.

Le jeune ménage allait de bonheur en bonheur, et vers le milieu de l'été qui suivit le mariage, la jeune marquise mit au monde un splendide héritier qui, le jour de sa naissance, "pesait autant qu'un vieux lièvre," disait son grand-père ravi.

Pour comble de bonheur, Monseigneur, sans en avoir été prié, daigna annoncer qu'il baptiserait lui-même l'enfant dans la chapelle du château.

Ce n'est pas une mince affaire que de recevoir Monseigneur; on fit des préparatifs pendant quinze jours, et il se trouva que Monseigneur ne put venir au temps qu'il avait promis; on se consola en pensant que la jeune mère pourrait assister au baptême, et on recommença les préparatifs.

Enfin l'heureux jour arriva, tous les châteaux voisins furent conviés. La cérémonie fut magnifique; mais le déjeuner fut attristé par un douloureux événement: la jeune épouse s'étant levée de table pour aller caresser son bébé, que sa belle-mère tenait dans ses bras, pâlit tout à coup, chancela et s'évanouit. Elle venait d'apercevoir au doigt de sa belle-mère la bague de son aïeule.

On la transporta dans son lit où, pendant trois semaines, elle fut entre la vie et la mort; elle guérit enfin, mais sa profonde tristesse étonna et alarma surtout sa nouvelle famille.

A toutes les questions qu'on lui adressait, la pauvre enfant ne répondait rien: enfin, un jour, elle prit son courage à deux mains et demanda à sa belle mère:

"Maman, pourquoi ne portez-vous plus votre belle bague?"

—Quelle bague, mon enfant?"

—Votre hydrocrase.

—Hydrocrase! qu'est-ce que c'est que cela?"

—Mais un diamant dans lequel il y a une goutte d'eau.

—Mon enfant, je vous déclare que je ne sais ce que vous voulez dire."

Et la bonne dame pensa avec amertume que sa belle-fille devenait folle, car jamais, au grand jamais, elle n'avait entendu parler de diamants contenant de l'eau; elle savait bien qu'on disait un diamant d'une belle eau, comme on dit une perle d'un bel orient, mais c'était tout. La jeune femme n'osa plus interroger; mais elle devenait de plus en plus triste.

Un jour de réception, quand les convives furent partis, elle s'arma encore de courage et dit à sa belle-mère:

"Voici la bague dont je vous parlais. Tenez, regardez ainsi, vous verrez la goutte."

—Mais, c'est ma foi vrai; vous connaissez ce bijou?"

—J'en avais vu un semblable. Oserai-je vous demander de qui vous tenez celui-ci?"

—Ma moi, c'est mon mari qui me l'a donné, et je ne sais pas pourquoi il n'a jamais voulu me dire le prix qu'il l'avait payé et où il l'avait acheté."

La jeune femme pâlit si affreusement que sa belle-mère s'en aperçut.

"Vous connaissez cette bague! s'écria-t-elle; je me rappelle que déjà elle vous avait produit une fâcheuse impression. Parlez, parlez, chère enfant; ne suis-je pas deux fois votre mère?"

—Madame, dit la pauvre enfant, pardonnez-moi; mais vous savez le drame du château de L...?"

—Sans doute.

—Vous savez que ma pauvre grand-mère, la comtesse de R..., fut assassinée?"

—Pendant que vous dormiez, pauvre ange!"

—Les assassins ne se contentèrent pas de la tuer, ils lui coupèrent un doigt.

—Seigneur Dieu! les misérables! mais pourquoi?"

—Pour lui prendre sa bague.

—Ah! c'est horrible! c'est horrible!"

—Et cette bague...

—Achevez.

—C'est celle-ci, la voilà; je la reconnaitrais entre mille, quand bien même elle ne serait pas unique."

La marquise émue sonna et ordonna de chercher son mari.

Le marquis entra en souriant cinq minutes après.

"Monsieur, une question, je vous prie, mais grave et sérieuse; où avez-vous acheté cela?"

—Mais, fit le marquis en souriant, je vous ai dit que j'avais des raisons pour que vous l'ignoriez..."

—Mon ami, ne plaisantons pas, je vous supplie à genoux de répondre à ma demande."

Le marquis hésitait et paraissait fort mal à l'aise; les deux femmes palpitaient, et devant cette obstination mille idées étranges traversaient leur cerveau; enfin le marquis prit son parti.

"J'ai acheté cette bague à la vente du greffe de la cour d'appel; vilaine vente! Je voulais vous cacher cette particularité, craignant que vous ne voulussiez pas porter ce bijou qui est sans pareil; c'est une hydrocrase admirable, on n'en connaît que trois en Europe: celle de l'empereur de Russie, celle de la princesse Mouravieff, et une autre qui a disparu, je vous dirai où."

—C'est celle-ci, dit la marquise, en la passant au doigt de sa bru; mon enfant, Dieu vous la rend.

JULES NORIAC.

—Sir Hugh Allan annonce au public que, par suite de la demande du gouvernement, les vapeurs de la ligne Allan débarqueront et recevront les malles anglaises à Halifax, en se rendant à Portland et en revenant.

MAUVAISE HUMEUR.—Les enfants dont la santé est bonne ne sont jamais criards, et ils ne le seront pas, même durant la dentition, si on leur fait prendre du PRÉSERVATIF DE WINGATE POUR LES ENFANTS.

LA JALOUSIE

Nulle passion plus basse, dit Bossuet, ni qui veuille plus se cacher que la *jalousie*. Elle a honte d'elle-même; si elle paraissait, elle porterait son opprobre et sa flétrissure sur le front. On ne veut pas se l'avouer à soi-même, tant elle est ignominieuse; mais dans ce caractère caché et honteux, dont on serait confus et déconcerté s'il paraissait, on trouve la conviction de notre esprit bas et de notre courage ravili."

Où, la *jalousie* est la marque d'un esprit bas et d'un courage ravili. Celui-là, en effet, a l'esprit étroit et l'âme basse qui ne sait pas s'élever au-dessus des misérables différences de condition et de succès, en présence du même soleil qui "luit pour tout le monde" et du même Père céleste qui nous aime tous et nous bénit tous.

La *jalousie* est en effet la source d'un certain courage; et l'on voit des jaloux dépenser plus d'activité, plus d'encre et plus d'argent pour nuire à un rival heureux, qu'ils n'en dépenseront jamais pour réussir eux-mêmes. Mais, selon le mot de Bossuet, c'est là un courage ravili, une énergie employée pour détruire au lieu de créer.—Il fallait du courage à Cain pour tuer Abel.... mais, Seigneur, quel courage!"

La *jalousie* est le vice des âmes faibles. Qui ne connaît l'implacable sentiment de haine jalouse dont certains disgraciés de la nature poursuivent le genre humain tout entier?"

La *jalousie* est, de tous les germes mauvais déposés par le péché dans l'âme humaine, celui qui éclôt le premier. Amusante dans les tout petits enfants qui pleurent et frappent leur nourrice, coupable d'avoir embrassé un autre enfant, elle se développe avec une rapidité effrayante et atteint parfois, en quelques années, une telle intensité qu'elle consume et dévore jusqu'au principe de la vie dans des âmes de dix ans. Les exemples sont nombreux de pauvres cœurs d'enfants ainsi rongés, comme un fruit dans sa fleur, par ce sentiment coupable. On a vu de petits Cains, jaloux des caresses de leur mère, tuer un frère plus jeune et qu'ils supposaient plus aimé.

Ce ver rongeur qui détruit le bonheur des mères et la paix des familles n'exerce-t-il point aussi ses ravages dans les pensionnats? Il semblerait que la *jalousie* dût être inconnue au couvent. Là plus de nourrices ni de mères dont les caresses ardentes s'enfoncent comme un glaive dans le cœur de l'enfant jaloux. Un amour calme et doux, une sainte sollicitude enveloppent également toutes les élèves d'une même classe, tous les enfants d'une même maison. L'égalité la plus absolue règle la table, la parure, le travail, les récompenses et les punitions. Non, ce n'est pas de ces lieux bénis que le poète eût pu dire:

Là git la sombre envie à l'œil timide et louche.

L'envie... oh! non, ce vice honteux est étranger au cœur de nos chères enfants. Mais la *jalousie*, un grain de *jalousie*, un simple sentiment de malaise à la vue de certains avantages dont jouissent nos compagnes et dont nous sommes privées... ne vous en défendez pas trop, car mon petit doigt sait là-dessus bien des secrets qu'il pourrait avoir la malice de mettre au grand jour. Est-ce que Claire n'a pas rougi quand la maîtresse générale, donnant les places de la dernière composition, a nommé Berthe avant elle? Était-ce de plaisir que rougissait Claire? Est-ce que la sagesse de Marthe, désignée d'avance pour présidente des *Enfants de Marie*, est-ce que la beauté de Madeleine, la noblesse de Jeanne, la fortune d'Aimée, la vivacité de Rosette et même les *longues tresses* de Marguerite sont indifférentes à toutes et à chacune? Vous savez bien que non. Vous savez bien que si, tout à l'heure, Marie a détourné la tête, c'est que *maman* Louis de Gournay, en passant, a baisé au front la petite Louise qui pleurait. Et pourquoi la petite Louise pleurait-elle à chaudes larmes? C'est qu'il y a demain *confession générale*, et que l'amie de Louise lui dé-

montrait victorieusement que la *liste de ses péchés à elle* était plus complète et d'une bonne page *plus longue* que celle de Louise. Et cette simple caresse, ce tranquille baiser d'ange mis au front de sa compagne par une *maman* a troublé le cœur de Marie. Et cette addition *plus longue* de fautes insaisissables a désolé le cœur de la petite Louise, au point d'en faire jaillir des larmes. C'est bel et bien de la bonne *jalousie*. Point n'est besoin d'une loupe pour reconnaître ce *phylloxera* des âmes.

Revenons à Bossuet: la *jalousie* est la marque d'un "esprit bas"; il faut la combattre même dans ses manifestations les plus inoffensives en apparence; il en faut arracher de nos cœurs jusqu'à la dernière racicule. Il faut la combattre par l'exercice incessant et attentif de cette noble vertu de *générosité* qui convient si bien à la jeunesse. Si votre compagne est *première*, réjouissez-vous de sa joie et de la joie de ses parents. Réjouissez-vous encore du baiser donné à une autre. Si la mère, la vraie mère était là, quelle que soit la cause du chagrin de cette enfant qui pleure, ce n'est pas un froid baiser, mais des milliers de caresses brûlantes qui essuieraient ses larmes. Songez à cela.

On vous a dit ailleurs: *Sursum corda!* élevez vos cœurs. Je vous dis aujourd'hui, chères jennes filles, ô vous qui êtes la fleur et le moule de l'humanité: élargissez vos cœurs!

Le monde se fait vieux et tout se resserre; il semble que nous soyons revenus au temps pharisaïques. Gonflés d'orgueil, de sottise et d'envie, les scribes de nos jours clouent au poteau infâme quiconque a l'âme trop fière pour baisser leurs sandales ou "les franges de leurs robes." A vous, enfants généreux, de réagir contre ces tendances mesquines. Élargissez vos cœurs; bannissez-en tout sentiment étroit; au lieu du "courage ravili" du jaloux, ayez et montrez le courage élevé du chrétien, qui, satisfait de sa place au soleil, s'y réchauffe sous l'œil de Dieu, s'applaudit et se réjouissant de voir ses frères y occuper la meilleure place.

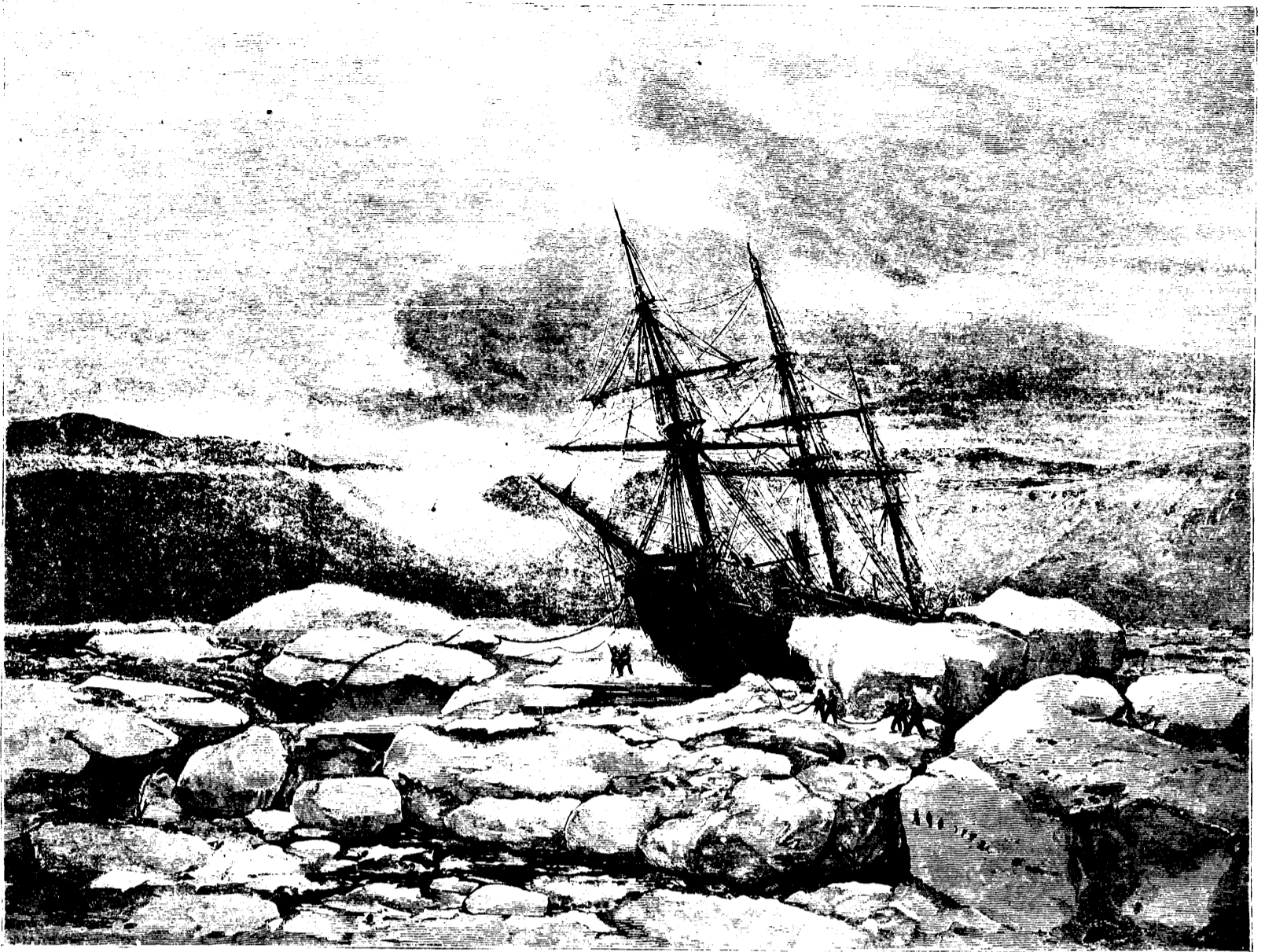
ECONOMIE DOMESTIQUE

LA CONSERVE D'ŒUFS.—D'après la *Chronique* de la Société d'acclimatation, de curieux essais sur la dessiccation des œufs, pour la préparation des conserves alimentaires, ont lieu en ce moment à Passau (Bavière). Les autorités militaires allemandes s'intéressent vivement, paraît-il, à ces expériences en raison des ressources qu'on trouverait pour l'alimentation du soldat en campagne, dans ce nouveau produit, d'un transport facile, soit en bloc, soit divisé en rations. D'après plusieurs chimistes allemands, l'œuf, amené à une dessiccation complète, avec les précautions voulues, ne perdrait rien de ses propriétés nutritives: il présenterait simplement, sous un volume infiniment moins considérable, la même quantité de matière alimentaire qu'avant l'opération.

LE SECRET DE LA SOUPE AUX CHOUX.—Le secret de la soupe aux choux n'est pas connu de tout le monde; il est bien simple cependant, car il consiste à mettre dans la soupe aux choux faite au gras ou au maigre, alors qu'elle est à moitié cuite, quelques cuillerées de purée d'oignon.

PIGEONS SOUFFLÉS.—Quand vous avez bien désossé vos pigeons sans endommager la peau, vous les préparez avec du jambon, du lard, des ris de veau, des champignons, des truffes coupées en dés et maniées avec du gros sel, du poivre, des fines herbes de toute espèce hachées, des blancs d'œufs fouettés. Emplissez le corps de vos pigeons avec cette farce; coupez les ouvertures, enveloppez-les de lard et de papier beurré, mettez-les à la broche et faites-les tourner devant un feu doux. Quand la cuisson est terminée, servez sur une sauce à votre choix.

PUDING À L'ANGLAISE.—Prendre 1 kilogramme de raisins de Malaga, les épilucher et bien enlever les pépins; y ajouter des zestes de citron et $\frac{1}{2}$ kilogramme de farine. Hacher très-finement $\frac{3}{4}$ de kilogramme de graisse de rognon de bœuf. Battre ensemble le blanc et le jaune d'une demi-douzaine d'œufs; y ajouter une cuillerée ou deux de fleurs d'orange et un petit verre d'eau de-vie; délayer le tout dans un litre de crème, assaisonner légèrement de sel et de cannelle râpés; puis, pour donner au pudding une bonne consistance, ajouter un litre de lait, graisser un moule ou une casserole de cuivre, chauffer légèrement et y serrer le pudding en ayant soin de remuer vivement pour bien mêler tout ce qui le compose; faire cuire au four. Quand il est cuit, le verser sur un plat, saupoudrer de sucre et glacer avec une pelle rougie.



L'ALERT PRESSE PAR LES GLACES



LE RETOUR : LES MARINS SE FRAYANT UN CHEMIN

LES VOCATIONS

I

Laissez tout être dans sa sphère. Ne brisez pas l'ordre de Dieu. Laissez la lampe au sanctuaire Et la lanterne au mauvais lieu. Laissez l'amour à la colombe. Laissez la proie aux fiers vautours. Au ver hideux laissez la tombe, A la fillette ses atours.

II

Laissez au grillon solitaire Son cri grêle dans l'âtre éteint, Au lévite le saint mystère, A la courisane son teint, A l'éclair son sillon livide Et sa foudroyante clameur. A l'air sa joyeuse sylphide. Au flot la chanson du rameur.

III

Si vous voulez que chacun vive, A chacun laissez son état, Au poète la strophe vive, La verge au sombre potentat, Laissez mugir le vent d'automne, Laissez au superbe océan Son roulis calme et monotone Et ses colères de géant.

IV

Dans l'immense et sainte nature Le Seigneur a tout ordonné, L'Infini donne la pâture A l'être fragile et borné ! La voix qui vient du nid de mousse, Cri d'amour ou chant maternel, Au Dieu puissant est bien plus douce Qu'un chant d'église solennel !

V

Quel que soit le lot qu'il nous donne, Acceptons-le sans murmurer. Le incendiant qui vit d'aumône Nous tend bien la main sans pleurer ! Puisque la sainte poésie Chante malgré moi dans mon cœur, Merci je me l'avoir choisie, Et rendez-n'en digne, Seigneur !

VI

Si l'on me blâme quand je chante, Seigneur, vous leur donnez ce droit. Or, si ma muse était méchante, A plus d'un masque à maint endroit Je pourrais faire une blessure. Mais non ! ce n'est pas là mon lot. Laissez au serpent sa morsure, Le poète a visé plus haut !

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, novembre 1876.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXV

TROP TARD

Environ une demi-heure après l'audacieux enlèvement auquel nous venons d'assister, et pendant qu'une lourde voiture soigneusement fermée entraînait rapidement Després vers la distillerie de la mère Friponne, l'orchestre installé dans le grand salon du cottage eutamait les premières mesures d'une valse.

Les danseurs étaient à leur poste et le gracieux balancement du départ faisait déjà ondoyer tous les couples impatients, lorsque deux nouveaux figurants se jetèrent dans la chaîne mouvante, au moment où la danse s'ébranlait.

Le tourbillon s'arrêta une seconde et chacun s'empressa de faire place au couple retardataire.

Quand nous aurons dit que les arrivants n'étaient autres que Paul Champfort, le neveu, et Laure Privat, la fille de l'amphitryon, personne ne s'étonnera de la complaisance empressée des valseurs.

Cependant, la valse n'avait pas été interrompue, et, glissant en cadence sur le parquet, chaque couple tournoyait, défilait, disparaissait, pour revenir et disparaître encore. Les farbalas des danseuses, subissant les lois de la force centrifuge, s'épanouissaient en rond, s'élevant à chaque mouvement giratoire, pour retomber quand ce mouvement diminuait ou cessait. Mais les cavaliers infatigables, enlevés par une formidable musique, enivrés par les parfums s'exhalant des toilettes féminines violemment secouées, ne laissaient guère de repos à ces pauvres farbalas... et le gigantesque serpent de valseurs continuait toujours à dérouler ses anneaux de couples enlacés.

Paul Champfort subissait, plus que tout autre, l'enivrement général.

Le contact de la femme aimée, de cette malheureuse Laure qu'il allait perdre à jamais dans quelque heure; l'entraînement irrésistible de la cadence; les notes éclatantes des cuivres, où se mariaient les sons moelleux des clarinettes et les trilles aigus des violons; ces effluves magnétiques qui s'échappent des prunelles animées des femmes; et par-dessus tout, l'haléine tiède et haletante de sa danseuse, lui arrivant au visage par bouffées aromatiques... tout cela lui monta au cerveau comme une fumée d'or et lui donna le vertige.

Il arriva même un moment où, perdant tout contrôle sur lui-même et dominé par un irrésistible besoin d'épanchement, il se baissa vers l'oreille de Laure et lui souffla ardemment: "Oh! je t'aime! je t'aime!"

La jeune fille leva vers son cousin un regard brillant, sentit courir dans ses veines un frisson

de fièvre, puis, faiblissante et pâle, murmura:

"C'est assez... Je me sens tout étourdie... Retirons-nous."

Champfort obéit.

Il abandonna la valse et conduisit sa cousine, la soutenant de son bras droit, dans une pièce contiguë, où il la déposa sur un canapé.

Puis, s'emparant d'une carafe d'eau frappée, il en humecta son mouchoir et bassina les tempes de Laure.

La jeune créole parut se remettre.

"Vous sentez-vous mieux, Laure?" demanda doucement Champfort.

"Oui, mon cousin, merci... Ce n'était d'ailleurs qu'un simple étourdissement. La valse me produit toujours cet effet-là."

"Vous êtes toute pâle!"

"Ce n'est rien. Ne parlons pas de cela; les couleurs me reviendront avec le repos."

"Voulez-vous que j'appelle ma tante?"

"N'en faites rien, et asseyez-vous plutôt là, près de moi."

Et voyant le jeune homme se troubler un peu:

"N'êtes-vous pas mon médecin?" ajouta-t-elle en souriant faiblement. Vous tiendrez compagnie à votre malade."

Champfort prit place sur le canapé; mais une secrète pensée se traduisit, malgré lui, dans son regard et il jeta un coup d'œil sur la porte donnant sur le salon.

Laure vit ou plutôt devina ce regard.

"Je vous comprends, dit-elle; vous craignez que mon fiancé ne prenne ombrage de notre tête-à-tête?"

"Oh! fit Champfort."

"Rassurez-vous. Monsieur Lapière était sorti, vous le savez, lorsque nous avons valsé ensemble..."

"Je crois, en effet..."

"Eh bien! il n'est pas rentré, que je sache?"

"Non, mais il rentrera... et, à dire vrai..."

"Voyons."

"Je n'aime pas à lui procurer l'occasion de m'humilier par ses airs vainqueurs."

"Ce n'est pas à redouter... On ne peut chanter victoire quand il n'y a pas eu combat."

Champfort baissa la tête et soupira intérieurement: "Elle n'a pas entendu mon aveu! se dit-il... C'est peut-être tant mieux... N'y pensons plus."

"Vous ne répondez pas?" reprit la jeune créole, d'une voix un peu émue.

"Mais, qu'ai-je à répondre... sinon que vous êtes la logique même?"

"Vous admettez donc?"

"Sans aucun doute."

"En ce cas, causons, puisque rien ne nous en empêche."

Champfort regarda sa cousine avec quelque surprise, puis répondit froidement:

"Causons. Aussi bien, est-ce probablement la dernière fois que nous en avons l'occasion."

"Qui sait!" murmura Laure.

Il y eut alors un silence de quelques secondes —silence pénible et plein d'anxiété. Les deux jeunes gens semblaient également mal à l'aise: Champfort pâle et soucieux, la jeune fille émue et agitée de pensées tumultueuses.

A la fin, Laure parut recouvrer toute sa présence d'esprit et elle commença sur un ton indifférent:

"Eh bien! Paul, comment va la fête?"

"Ma foi, elle me semble très-brillante, répondit le jeune homme, ne sachant où voulait en venir sa cousine."

"Tout Québec y est, n'est-ce pas?"

"Mais oui, tout le Québec de la haute, du moins."

"Il ne manque guère, à ce qu'Edmond m'a dit, que cinq ou six invités?"

"C'est plus que je ne puis dire, n'ayant pas vu la liste."

"Vous devez, au moins, savoir si tous vos amis se sont rendus?"

"Tous... moins un, répondit Champfort, dont le front s'assombrit."

"Ah! quel est ce monsieur qui fait ainsi défaut?"

"C'est un de mes compagnons d'Université, un ami d'Edmond."

"Comment s'appelle-t-il?" demanda Laure avec plus d'agitation qu'elle n'en voulait laisser paraître."

"Il s'appelle Gustave Després, répondit Champfort, en baissant la voix et regardant de nouveau du côté du salon."

"Qu'avez-vous donc à vous retourner ainsi?"

Est-ce que, par hasard, le nom de monsieur Després ne pourrait se prononcer à haute voix et devant tout le monde?"

"Oui et non."

"Encore une énigme?"

"Le mot en est facile. C'est que le nom de "Gustave" pourrait éveiller de vilains souvenirs dans l'esprit de certaine personne."

"Parlez-vous au singulier ou au pluriel, en disant "certaine personne"?"

"Je parle au singulier, ma cousine."

"Ah!..."

Laure hésita une seconde, puis reprenant:

"Je parie que cette personne, je la connais..."

"Vous connaissez son nom, sa figure, son physique enfin, oui."

"Mais pas son moral, n'est-ce pas?"

"Vous devinez si juste, que c'est plaisir de vous poser des énigmes, ma chère Laure."

"Attendez, au moins, que je vous aie nommé la personne qui, dans votre esprit, n'aime pas à entendre prononcer le mot "Gustave."

"C'est juste. Dites."

"Eh bien! celui que vous soupçonnez de frayeurs si puériles n'est autre que M. Lapière."

—Précisément, chère cousine. M. Joseph Lapière est l'homme chez qui le nom de "Gustave" éveillerait de terribles souvenirs et qui préférerait voir le diable en personne arriver ici ce soir ou demain matin, que d'apercevoir tout-à-coup Gustave Després au seuil du grand salon."

—Vous en êtes sûr?"

—Aussi sûr que je le suis d'avoir près de moi une malheureuse jeune fille glissant sur la pente de la perdition."

Laure eut un véritable frisson. Elle crispa sa main sur le bras de son cousin et lui dit d'une voix altérée:

"Paul, Paul, ce que vous affirmez là est grave, et vous me devez une explication."

Champfort se taisait.

"Il le faut, vous dis-je, insista la jeune créole, en le regardant fixement. Pourquoi suis-je en voie de me perdre et comment le nom de M. Gustave Després se trouve-t-il mêlé aux affaires de mon fiancé?"

"A quoi bon?" murmura la jeune femme, sur le point de céder."

"A quoi bon?... Vous me le demandez?... Mais, apparemment, à me sauver de l'abîme où je glisse, d'après vous."

"Eh bien! vous l'aurez, cette explication, répondit Champfort résolument. Elle sera courte, mais claire. Vous voulez savoir pourquoi Gustave Després, s'il apparaissait tout-à-coup à la Folie-Privat, produirait sur votre fiancé l'effet de la tête de Méduse?... Je vais vous le dire. C'est que Després possède la preuve que Lapière est un misérable, absolument indigne d'aspirer à votre main. Bien plus, ma pauvre Laure, ce même Després pourrait établir qu'un ruisseau de sang sépare les deux personnes qui vont unir demain leur destinée, et que votre mariage serait l'alliance monstrueuse du loup et de la brebis."

Laure frissonna de nouveau sous la voix ardemment convaincue de son cousin.

"Mais il va venir, il doit venir, M. Després!" s'écria-t-elle inconsidérément.

"Il ne viendra pas, Laure, ou ce sera miracle."

"Qui vous fait dire cela?"

"Voilà quatre jours que Gustave a quitté son logis, et, depuis, il n'a pas reparu."

"Ciel! dites-vous vrai?"

"J'ai fouillé tout Québec pour le retrouver ou avoir seulement un renseignement sur son compte, mais sans le moindre résultat."

"Oh! mon Dieu!... et ces preuves qu'il m'a promises, ces preuves établissant..."

"Quoi! interrompit Champfort stupéfait, vous auriez vu Gustave Després?"

"Eh bien! oui, s'écria la jeune créole, s'apercevant trop tard de son indiscret involontaire, oui je l'ai vu et nous avons longuement conversé ensemble. Je connais toutes les graves accusations qui pèsent sur mon fiancé; je sais qu'il a été espion dans l'armée américaine; je sais qu'il ne me recherche que pour ma dot; je sais enfin qu'il a probablement des fautes plus graves à se reprocher. Et cependant..."

"Achevez, de grâce."

"Et cependant, si tout cela n'est pas prouvé, si M. Després n'arrive pas avant demain, ou plutôt ce matin, à six heures, rien au monde ne pourra empêcher ce Lapière de devenir mon mari, une heure plus tard."

"Comment cela, mon Dieu?"

"D'abord, parce qu'il a ma parole; en second lieu, parce que—faute de preuves du contraire—je dois obéir à la voix d'un mourant."

"Mais c'est impossible, cela! Vous ne pouvez ainsi sacrifier votre existence entière à un doute, à un sentiment de pitié enthousiaste. Vous vous devez à vous-même, vous devez à vos parents, à vos amis d'attendre au moins qu'une aussi malheureuse situation soit clairement définie, que des preuves vous arrivent..."

"Impossible! impossible! répondit Laure, avec une conviction douloureuse. Ah! c'est une terrible position que la mienne, et la fatalité est là qui me pousse à l'autel, me répétant sans cesse: "Femme, fais ton devoir!..." Je le ferai, cet inexorable devoir; j'éveillerai sous mon blanc voile de mariée ma jeunesse, mes illusions, mon cœur, tout!..."

Et la malheureuse jeune fille étouffa un long sanglot.

Champfort perdit la tête. Il saisit brusquement les deux mains de sa cousine, et d'une voix où tremblait la passion si longtemps comprimée:

"Non, non, s'écria-t-il, tu ne feras pas cela, ma bonne Laure; non, tu ne seras pas l'enjeu de la partie jouée par un misérable; non, tu n'iras pas broyer ton cœur sous le corsage de ta robe nuptiale... car je ne le veux pas, moi; car, aux ignobles calculs de Lapière, j'opposerai mon amour sans tache pour toi, mon amour que six années d'amertumes contenues rendent sacré!"

Et le jeune étudiant, beau de douleur et de noble passion, se laissa glisser aux genoux de sa cousine.

Laure eut dans les yeux un éclair de joie surhumaine; sa belle figure se colora d'une bouffée de sang venu du cœur... Mais elle tressaillit aussitôt après, et prenant dans ses mains la tête de Champfort agenouillé, elle y colla son visage baigné de larmes.

"Trop tard! murmura-t-elle avec mélancolie, trop tard, mon pauvre Paul!... Nous ne nous sommes pas compris... Moi aussi, je t'aimais, et—ajouta-t-elle plus bas—je t'aime encore!"

"Tu m'aimes! s'écria Champfort d'une voix concentrée, tu m'aimes?... Oh! redis-le-moi, ce mot qui me rend fou,

—Oui, je t'aime! articula nettement Laure. Mais, encore une fois, ni mon amour pour toi, ni aucune autre considération au monde n'empêcheront mon sacrifice de s'accomplir, si le courageux jeune homme qui s'est annoncé comme mon sauveur n'arrive pas à temps."

"Oh! Gustave, où es-tu?" murmura Champfort anéanti."

En ce moment, l'horloge du grand salon sonna une heure du matin."

"Déjà une heure! murmura la jeune fille, en se levant. Mon cousin, il faut nous séparer. Notre absence n'a été que trop longue et pourrait être remarquée."

"Tu as raison, Laure, répondit l'étudiant: je vais te quitter, mais pour retrouver notre sauveur. Depuis que je suis aimé de toi, je me sens capable de remuer des montagnes. Gustave Després sera présent à la signature du contrat, ou sinon..."

Il ajouta en lui-même: "Gare à Lapière!"

Laure tendit la main à son cousin, qui murmura un mot d'espoir et rentra dans le salon."

Quant à l'heureux Champfort, il prit une autre porte et disparut dans les multiples pièces du cottage."

A la même minute, par une étrange coïncidence, Lapière opérait sa rentrée par la grande porte de l'avenue."

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

VARIÉTÉS

LA CRÉMAILLÈRE PERDUE ET RETROUVÉE.—

A l'origine des chemins de fer, on ne croyait pas que l'adhérence—ou pression sur les rails—fût suffisante pour permettre à la locomotive de marcher seule, et on restait persuadé qu'elle tournerait sur place—ou patinait. On eut alors recours à de nombreux artifices—pour suppléer à ce manque d'adhérence—et parmi lesquels figurait, en premier lieu, une crémaille placée au centre de la voie et dans laquelle engrenait la roue dentée de la locomotive. Puis, un jour, on arracha tous ces appendices et on vit avec surprise que la machine marchait seule—en plaine. Mais dans les montagnes, que les chemins de fer doivent traverser actuellement, il faut une adhérence plus forte, à cause des pentes, et on vient d'y reprendre cette crémaille, après l'avoir délaissée pendant cinquante ans.

Il y a aujourd'hui en Europe huit chemins à crémailières, à savoir:

Le chemin du Righi de Vitznau à Staffelhoehe (Suisse), ouvert depuis 1871; il y a treize locomotives;

Le chemin d'Ostermünde (Suisse) aux carrières situées dans les Alpes. Sur 1,500 mètres la voie est horizontale, et sur 500 mètres il y a une pente de 10 pour 100 avec crémaille. La locomotive fonctionne d'abord sur le palier, comme à l'ordinaire; puis, avec un levier, on abaisse la roue dentée sur les engrenages;

Le chemin d'Arth au Righi-Staffel (Suisse);

Le chemin de Rohrschach à Heiden, sur le lac de Constance;

Le chemin de Lauterbrunn à Grindewalde (Suisse).

En quelques années, ces chemins à crémaille faciliteront l'ascension des Alpes, en supprimant l'emploi si dispendieux des bêtes de somme et des porteurs qui transportent les voyageurs sur des palanquins.

Le chemin de Kahlenberg, près de Vienne (Autriche), conduit du village de Nussdorf sur la montagne;—commencé en 1873, il a été terminé dans le laps de dix mois. Sa longueur est de 5 kilomètres; la hauteur à franchir de 280 mètres; il est à double voie et est desservi par six machines;

Le chemin du Schwabenberg à Pest (Hongrie);

Enfin le chemin de Heidelberg, sur le Königstuhl; le grand duché de Bade a concédé cette ligne à la Société des chemins à crémaille d'Arar, en Suisse, pour vingt-cinq ans, avec exemption d'impôts.

Près de Rushville (Indiana) est une ferme habitée par les époux Rhodes et par leur fille. Celle-ci était mariée avec un nommé Ludwick Brittain, mais comme il avait des habitudes d'ivrognerie, sa belle-mère l'avait expulsé il y a quelque temps, et l'on croyait qu'il avait quitté le pays. Mercredi dernier, Brittain s'est présenté inopinément, brandissant un revolver et réclamant sa femme. Son beau-père s'est éloi-gné en toute hâte pour aller chercher de l'aide, et Mme Rhodes s'est placée résolument devant la porte pour empêcher Brittain d'entrer. Celui-ci, exaspéré, a tiré un coup de pistolet dans la tête de cette dame, puis il s'est déchargé deux fois son arme dans l'abdomen et est tombé mort à côté du corps de sa victime. Une lettre trouvée sur lui prouve qu'il était venu avec l'intention de tuer, non sa belle-mère, mais sa femme. Elle était conçue en ces termes:

"Ces tracasseries ne proviennent pas de ma faute ni de celle de ma femme. C'est la vieille dame qui a fait tout le mal, et je choisis ce moyen de me venger. C'est pénible, mais c'est juste, car mon existence est et serait toujours misérable. Enterrez-moi décemment avec ma femme."

LES TROIS-FRÈRES-PROVENÇAUX.— Un reporter du Herald a eu la curiosité d'aller s'informer du résultat de la campagne culinaire de M. Verdier, du restaurant des Trois-Frères-Provençaux, pendant l'Exposition de Centenaire.

M. Verdier, dit l'écrivain, a été trouvé en train de faire ses comptes. Quelques-uns des

articles ne seront pas sans intérêt pour le lecteur. En premier lieu, M. Verdier a eu à payer \$7,000 pour le voyage de Paris, aller et retour, de lui-même et d'une suite de 83 personnes. D'après un contrat par lui passé à la fin de 1875, son pavillon devait être construit, prêt à être livré au public, pour \$11,000; mais après son arrivée à Philadelphie, il a dû faire une dépense supplémentaire de \$5,030 pour mettre le pavillon en état. En outre, il a payé \$6,000 à la commission pour une concession de 150 jours, et il a dépensé, tant à Paris qu'à Philadelphie, quelque \$20,000 pour l'achat du matériel nécessaire. Il a amené avec lui vingt cuisiniers mâles—cinq chefs et quinze sous-chefs. Leurs appointements réunis dépassent \$3,000 par mois, et, détail à noter, ont couru pendant le voyage d'aller et de retour pendant celui de retour. Le premier chef a \$300 par mois. Des 135 personnes sous ses ordres, M. Verdier en paie personnellement 85; les cinquante autres sont des garçons de salle payés avec les 10 par cent de supplément portés pour le service sur les notes des consommateurs. Tous les 135 sont nourris par M. Verdier, et 60 d'entr'eux vivent dans une grande maison qu'il a expressément fait arranger pour cet objet. Mais en voilà assez pour les dépenses. Passons maintenant aux recettes. En voici la récapitulation :

10 mai au 10 juin	\$23,627
10 juin au 10 juillet	52,216
10 juillet au 10 août	19,208
10 août au 10 septembre	28,171
10 septembre au 10 octobre	44,181
10 octobre au 10 novembre	58,003

Total..... 225,406

" En résumé, M. Verdier est juste arrivé à joindre les deux bouts. Il sera occupé toute la semaine à faire ses préparatifs pour son retour à Paris avec sa petite armée et les bagages."

CHARITÉ DU PAUVRE

Le plus généreux des bienfaiteurs du pauvre, c'est encore le pauvre lui-même. Il trouve si simple, si naturel de partager son pain, de faire le prêt de son petit avoir, de consacrer sa veillée, sa nuit même à son frère dans l'adversité, qu'il serait tout étonné si on lui en faisait l'éloge.

Sur le terrain obscur des mêmes souffrances, des mêmes privations, s'épanouit souvent dans la plus lumineuse beauté et pureté, la fleur de la vraie bonté, de la bonté qui, s'ignore elle-même.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

CHARADES
No. 21

Plus d'un joueur sur son premier follement risque sa péroune. Il a perdu; c'est chose commune: Quand on a vingt chances contre une, On ne doit pas souvent gagner.

Mais en ce monde on veut briller, La recherche de la fortune Est ce que prend pour mon dernier Plus d'un.

Bien difficile est mon entier, Quand on aborde la tribune; Point de faiblesse ou de lacune, Le public n'en permet aucune; Aussi voit-on s'y fourvoyer Plus d'un.

No. 22

A mon premier, sans bateau, Petits et grands passent l'eau; A mon second qui la guette, Va se prendre l'alonette; Sur mon tout, à la saison, Croît et mûrit la moisson.

LES SURPRISES

Écrivez cent, écrivez cinquante, écrivez un, ajoutez un zéro. Résultat: Une figure mythologique.

DES CONVIVES JALOUX

Huit célibataires conviennent de prendre leurs repas ensemble; mais comme ils sont très-personnels (mot honnête pour ne pas dire égoïstes), ils veulent une égalité parfaite dans les conditions de leur association. Chacun est jaloux d'avoir une part identique à celle des autres dans les avantages des repas et des positions à la table commune. En hiver, la proximité de la cheminée et l'éloignement de la porte d'où partent les vents coulis; en été, l'ombre et l'air frais de la fenêtre; le choix du meilleur morceau dans les plats qui feront la ronde en partant du même point; toutes ces circonstances et d'autres encore doivent faire varier le bien-être de chaque place à table, sans compter qu'il se trouve des convives dont le voisinage sera envié et à côté desquels chacun des autres pourra vouloir être toujours placé. Il fut donc convenu que l'on se mettrait successivement à table selon tous les arrangements qui pouvaient se faire entre huit individus: c'est-à-dire qu'il y aurait chaque jour un arrangement différent jusqu'à épuisement de toute la série, après quoi l'on recommencerait.

Combien d'années faudra-t-il pour épuiser toutes les combinaisons, si ces convives dînent ensemble tous les jours?

MAGASINS A LOUER.

DEUX MAGNIFIQUES MAGASINS,
No. 9 ET No. 11, RUE BLEURY,
A LOUER.

Ces deux Magasins sont chauffés par la vapeur, et l'un est pourvu de tablettes, tiroirs, etc., convenables pour un Magasin de tailleur ou de modiste.

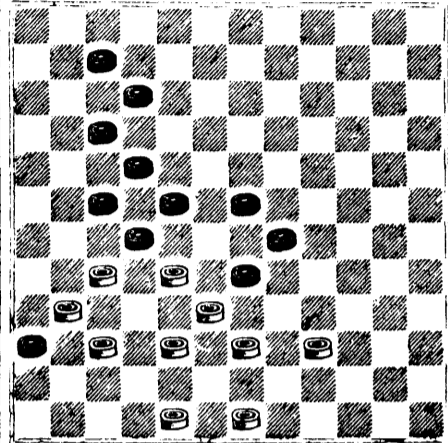
S'adresser à
G. B. BURLAND.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 52
NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 50

Les Noirs jouent de	Les Blancs jouent de
50 à 44	49 à 38
35 29	38 44
12* 6	33 38
6* 17	44 49
17* 6	38 44
6* 66	49 56
66* 31	55 61
31* 57	61 68*
57* 35	68* 55
35* 22	55* 36
42 29 et gagnent	

Solutions justes du Problème No. 50

Montréal:—C. Labelle et Aug. Demers.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

FARINE		\$ c.	\$ c.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs.	2 45	à	2 50
Farine d'avoine.....	2 20	à	2 40
Farine de blé d'inde.....	1 15	à	1 30
Sarrasin.....	1 80	à	2 00
GRAINS			
Blé par minot.....	1 12	à	1 15
Pois do.....	0 85	à	0 90
Orge do.....	0 60	à	0 65
Avoine par 40 lbs.....	0 80	à	1 00
Sarrasin par minot.....	1 00	à	1 10
Lin do.....	1 00	à	1 20
Mil do.....	2 50	à	0 00
Blé d'Inde do.....	0 50	à	0 55
LEGUMES			
Pommes au baril.....	2 00	à	3 00
Patates par poche.....	0 50	à	0 55
Oignons par douz. de paquets.....	0 50	à	0 60
Choux, par douzaine.....	0 25	à	0 35
LAITERIE			
Beurre frais à la livre.....	0 25	à	0 30
Beurre salé do.....	0 18	à	0 22
Fromage à la livre.....	0 15	à	0 20
VOLAILLES			
Dindes (vieux) au couple.....	1 25	à	2 00
Dindes (jeunes) do.....	1 00	à	1 50
Oies au couple.....	1 00	à	1 50
Canards au couple.....	0 40	à	0 50
Poulets au couple.....	0 50	à	0 60
Poules au couple.....	0 60	à	0 80
GIBIERS			
Canards (sauvages) par couple.....	0 40	à	0 50
do noir par couple.....	0 50	à	0 60
Pigeons domestiques au couple.....	0 20	à	0 25
Perdrix au couple.....	0 60	à	0 70
Tourtes à la douzaine.....	1 00	à	1 20
VIANDES			
Bœuf à la livre.....	0 05	à	0 00
Lard do.....	0 10	à	0 15
Mouton au quartier.....	0 50	à	0 75
Agneau do.....	0 50	à	0 75
Lard frais par 100 livres.....	8 50	à	11 00
Bœuf par 100 livres.....	7 00	à	8 00
Lièvres couple.....	0 25	à	0 35
DIVERS			
Sucre d'érable à la livre.....	0 07	à	0 08
Sirup d'érable au gallon.....	0 90	à	1 08
Miel à la v.....	0 10	à	0 12
Œufs à la douzaine.....	0 20	à	0 15
Haddock à la livre.....	0 07	à	0 00
Saindoux par livre.....	0 14	à	0 00
Peau à la livre.....	0 55	à	0 60

Marché aux Bestiaux

Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs.....	\$ 5 00	à	\$ 5 50
Bœuf, 2me qualité.....	4 00	à	4 70
Vaches à lait.....	20 00	à	35 00
Vaches extra.....	35 00	à	55 00
Veaux, 1re qualité.....	5 00	à	8 00
Veaux, 2me qualité.....	2 00	à	4 25
Veaux, 3me qualité.....	1 00	à	2 00
Moutons, 1re qualité.....	7 00	à	9 00
Moutons, 2me qualité.....	4 00	à	6 00
Agneaux, 1re qualité.....	3 00	à	4 00
Agneaux, 2me qualité.....	2 00	à	2 00
Cochons, 1re qualité.....	9 50	à	10 00
Cochons, 2me qualité.....	8 00	à	12 50
Foin, 1re qualité, par 100 bottes.....	10 00	à	11 00
Foin, 2me qualité.....	00	à	9 00
Paille, 1re qualité.....	6 00	à	7 00
Paille, 2me qualité.....	4 00	à	5 00

POUR RIRE

" Enseignez-moi donc, disait un pauvre diable à un parvenu des coulisses de la Bourse, le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la fortune.—Rien de plus facile: Prenez à droite, prenez à gauche, prenez de tous les côtés.... Voilà tout."

Instruction d'un concierge à son fils. " Pour le premier étage, mon fils, salue toujours en t'inclinant et en tenant ta casquette à la main. Pour le second, découvre-toi seulement. Pour le troisième, la main simplement portée à la visière. Pour le quatrième, un signe de tête. Pour le cinquième, attends que le locataire commence."

M Jauréguisitesbassadière, 29, rue de Brie. La femme du monsieur qui porte ce nom prolongé, se trouvant dans un grand magasin de nouveautés, est invitée à donner son nom et son adresse pour la livraison de ses achats.—Ma foi, dit-elle, demandez à mon domestique; je suis nouvellement mariée, et je n'ai pas encore pu apprendre par cœur le nom de mon mari.

AVIS

Une personne qui laissera bientôt le Canada désire vendre deux actions qu'elle possède dans la société de Construction Saint-Jacques, de Montréal. Ces actions sont de \$2,000 chacune. Conditions libérales. S'adresser à M. Paul Dumas, soit au bureau de L'Opinion Publique, 5 et 7, rue Bleury, soit au No. 186, rue Saint-Constant, Montréal.

Améliorations et Agrandissement.

A. PILON & CIE.

Les affaires que la maison a faites cette année ont été tellement considérables, grâce aux BAS PRIX fabuleux auxquels elle vend toujours ses marchandises, et ses pratiques ayant tellement augmenté, qu'elle s'est vue dans la nécessité d'agrandir son magasin de moitié et augmenter le nombre de ses commis en conséquence.

Maintenant, le magasin comprend 4 immenses étages pouvant aisément contenir 500 acheteurs. Plus d'encombrement et de foule à redouter. Les pratiques peuvent maintenant être certaines d'être servies avec promptitude. Il y a 100 commis et modistes dans la maison. Le stock est le plus considérable et le mieux assorti de Montréal.

Nous sommes décidés de faire le plus grand commerce de toute la Province. Nous avons en mains \$300,000 de Marchandises que nous jetons sur le marché à des bas prix qui ne se sont jamais vus. Nous voulons qu'il soit dit par tout le monde, qu'en effet nous donnons toutes nos marchandises. Une visite à notre magasin convaincra le plus incrédule que nous disons la vérité et que nous vendons réellement à bien meilleur marché que tout autre marchand de Montréal.

Nous tenons le vrai magasin des familles. Toutes les pratiques peuvent être certaines de trouver à notre établissement tout ce qu'elles ont besoin en fait de

COTONNADES, LAINAGES.
Tweeds, Draps, Articles de Fantaisie,
CHAPEAUX, ROBES,
Manteaux et Hardes Faites,

à des prix bien plus bas que ceux qui font tant de train avec leurs stocks de banqueroute.

Nous avons 20 Modistes pour les Chapeaux, 15 Modistes pour Robes et Manteaux, 2 Tailleurs de première classe, dans la maison, et 15 Couturières en dehors travaillant continuellement pour les ordres. Nous pouvons maintenant nous vanter d'avoir le plus grand magasin de la ville, le mieux assorti, ayant la meilleure administration possible et offrant les plus grands avantages à toutes les classes d'acheteurs.

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL.

A l'Enseigne de la Boule Verte.

A. PILON. 7-37-52-57

INFIRMERIE DE CHEVAUX.

H. AUDRAIN, MÉDECIN VÉTÉRINAIRE
approuvé, ex-élève de l'École Impériale de Gd. Jouan (France), ayant été trois années honoré de la confiance des habitants distingués de St. Hyacinthe, prévient le public que, par suite de l'incendie de St. Hyacinthe, il est venu s'installer à Montréal. Il traite les maladies de l'organisme chez tous les animaux domestiques: Chevaux, Bœufs, Vaches, Moutons, Chèvres, Porcs Chiens, Chats et Volailles.
Son Office et son Infirmerie sont situés au coin des rues DORCHESTER et JACQUES-CARTIER. No. 2353.
On peut le consulter jour et nuit. 7-44-3-6

APPROVED BY THE MEDICAL FACU'Y

DEVINS,
WORM PASTILLES.

The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults.

Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults.

PASTILLES DE DEVINS
CONTRE LES VERS.

APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la poste à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cent. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

RECOMPENSE

L'on désire savoir, au bureau de L'Opinion Publique 7 rue Bleury, où demeure actuellement Nazaire Alarie alias Allaire, qui était au No. 53, rue Sanguinet, en avril dernier. Une récompense sera donnée pour des informations correctes.

A. BEAUCHEMIN & CIE

FABRICANTS DE

Moulins à Battre

304 1/2 — RUE CRAIG — 304 1/2

Remercient beaucoup leurs nombreuses pratiques de leur libéral encouragement, et désirent les informer qu'ils ont transporté leur boutique de moulins à battre, à faucher et à rateler au No. 304 1/2, rue Craig, en face du marché des animaux, où ils continueront d'exécuter avec exactitude les mêmes patrons que ceux de M. Page. 7-30-13-41

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos 9 x 11, par la maille pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirup du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remèdes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Renovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Pouxons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficaces en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons sous le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR
LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,
(LIMITÉE.) **MONTRÉAL.**

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DEMARATS.